

BULLETIN
DES
ARMÉES
DE LA
RÉPUBLIQUE
Réserve à la Zone des Armées -



Mercredi

14

NOVEMBRE

St Vénérand

Fêtes à souhaiter dans la semaine : jeudi, sainte Lucie; vendredi, sainte Odile; samedi, saint Mesmin; dimanche, sainte Adélaïde; lundi, saint Lazare; mardi, saint Gation.

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

DU 3 AU 10 NOVEMBRE 1917

Dans la nuit du 3 au 4 novembre, sur la rive droite de la Meuse, les Allemands ont prononcé deux attaques successives au nord du bois Le Chaume. Nos feux ont dispersé les assaillants en leur infligeant de fortes pertes.

Le 5, des coups de main ennemis sur nos petits postes au nord-ouest de Bezonvaux et dans les Vosges vers Frapelle (est de Saint-Dié) n'ont valu à l'ennemi que des pertes sans aucun résultat.

La nuit suivante, nous avons exécuté plusieurs coups de main dans les lignes allemandes, notamment au sud de Saint-Quentin.

Dans la nuit du 6 au 7, une attaque allemande dans la région du bois Le Chaume a été repoussée par nos feux.

Le 7, en Haute-Alsace, nous avons attaqué avec succès les positions allemandes du Schoenholtz (nord-ouest d'Altkirch) et fait 120 prisonniers; un important matériel est tombé entre nos mains.

Dans la nuit du 8 au 9, deux attaques allemandes, l'une sur nos positions du bois Le Chaume, l'autre en Lorraine, dans la région d'Arracourt, ont été repoussées; l'ennemi a subi des pertes sérieuses.

La nuit suivante, sur le front nord-ouest de Reims, une série de tentatives ennemies sur nos tranchées et nos petits postes ont été toutes repoussées. Sur le front du bois Le Chaume, engagements de patrouilles. Dans les Vosges et en Alsace, au cours d'une incursion dans les lignes ennemies au nord-ouest de Senones et à l'est de Seppois, nous avons infligé des pertes sensibles à l'ennemi.

Le 10, sur la rive droite de la Meuse, de vifs combats d'infanterie ont eu lieu dans la région

du bois Le Chaume, continuant la lutte de la veille. Après plusieurs contre-attaques, nos troupes ont complètement rétabli leur position.

Nos alliés britanniques ont attaqué, le 6, les positions allemandes de Passchendaele, ainsi que les positions situées sur l'éperon au nord et au nord-ouest du village. La progression des troupes s'est faite sans interruption. Passchendaele et les hameaux de Mosschmarkt et de Goddberg sont rapidement tombés entre les mains de nos alliés. Avant midi, tous les objectifs étaient atteints.

Nos alliés ont fait plus de 400 prisonniers, dont 21 officiers. Le 10 novembre, ils ont attaqué à nouveau au nord et au nord-ouest de Passchendaele, sur un front de près de deux kilomètres. Ils ont fait une nouvelle avance dans la direction du nord, le long de la crête principale. De violentes contre-attaques ont été lancées par les Allemands. A la suite d'une lutte acharnée, l'ennemi est parvenu à regagner quelques-unes des positions avancées qui avaient été enlevées par nos alliés.

EN PALESTINE

Les troupes britanniques, qui avaient pris Bir-Seba le 31 octobre, ont occupé la ville de Gaza le 7 novembre et ensuite la ville d'Ascalon. Toute l'armée turque bat en retraite vers le nord.

Les pertes ennemies sont estimées jusqu'ici à 10.000 hommes non compris les prisonniers. Plusieurs navires de la division française de Syrie ont très efficacement participé à l'action des forces britanniques contre Gaza.

Au cours de la journée du 1^{er} novembre, le *Requin* a été atteint de plusieurs projectiles: 9 hommes ont été tués et 29 blessés.

Les avaries matérielles sont sans gravité et n'ont pas empêché ce garde-côtes cuirassé de continuer à combattre.

EN MÉSOPOTAMIE

Consécutivement à la brillante action qui s'est produite près de Dur el Salam, le 2 novembre, les troupes britanniques se sont rapprochées du Tigre et, le 5 novembre, ont attaqué les Turcs qui tenaient une position formidablement retranchée couvrant Tekrit.

Leur victoire a été complète. Elles ont occupé Tekrit le matin du 6 novembre. Elles ont fait, depuis le 2 novembre, 319 prisonniers et capturé un important matériel de guerre.



CIRCULAIRE relative aux règles d'allocation DE L'INDEMNITÉ DE CHERTÉ DE VIE EN TEMPS DE GUERRE

Paris, le 27 octobre 1917.

Pour l'application des décrets du 27 octobre 1917 relatifs aux règles d'allocation de l'indemnité de cherté de vie en temps de guerre, il y aura lieu de se conformer aux dispositions suivantes, qui auront effet à compter du 1^{er} juillet 1917:

I. — INDEMNITÉ DU POSTE DE GUERRE

Le poste de guerre est le poste auquel le militaire est affecté au cours de la mobilisation, soit dans la métropole (zone des armées ou de l'intérieur), soit en Algérie-Tunisie.

Les règles d'allocation, de maintien et de

cumul sont, pour tous les militaires (actifs et complément), celles prévues par les dispositions des règlements sur la solde des troupes métropolitaines et coloniales (tableau 2, n° 3) et du règlement sur les frais de déplacement (art. 22) normalement applicables en temps de paix. Il en résulte qu'en cas d'absence momentanée du poste de guerre, l'indemnité de ce poste reste acquise pendant le premier ou les deux premiers mois de l'absence, suivant les motifs de l'absence.

Il en résulte également que l'affectation à un nouveau poste de guerre entraîne la suppression de l'indemnité de cherté de vie de l'ancien et qu'il ne peut jamais être perçu à la

fois deux indemnités de cherté de vie afférentes à deux postes de guerre.

Les personnels stationnés dans la zone des armées n'y ont droit qu'autant qu'ils ne sont pas admis au régime des troupes en opérations de guerre.

Ces dispositions sont applicables aux indemnités de cherté de vie attribuées sous forme d'indemnités de service extraordinaire et, pour la durée des hostilités, par diverses circulaires ou décisions ministérielles intervenues depuis la mobilisation.

II. — INDEMNITÉ DE LA GARNISON DE MOBILISATION

La garnison de mobilisation est la résidence normale à laquelle appartenait le militaire lors de la déclaration de mobilisation et non celle à laquelle il a pu être affecté, soit le premier jour de la mobilisation, soit ultérieurement par l'effet de la mobilisation.

L'indemnité de cherté de vie de la garnison de mobilisation est maintenue pendant la durée de la guerre aux officiers, employés militaires et sous-officiers à solde mensuelle qui, lors de la déclaration de mobilisation, appartenaient à l'armée active et bénéficiaient de l'indemnité existante dans cette garnison. Sont considérés, à cet égard, comme appartenant à l'armée active lors de la mobilisation, les officiers de réserve accomplissant à ce moment leur temps de service actif ou l'un des stages visés au décret du 18 septembre 1914, en vue de leur titularisation dans l'armée active, mais non les officiers de complément rattachés à la mobilisation et titularisés au cours de la campagne.

L'indemnité de cherté de vie spéciale aux militaires à solde journalière (tableau 6, n° 10, du règlement du 10 janvier 1912, et tableau 5, n° 11, du règlement du 26 mai 1904) est maintenue dans les mêmes conditions aux sous-officiers de l'armée active qui, à la mobilisation, étaient chefs de famille et servaient au delà de la durée légale.

La promotion ouvre droit à l'indemnité de cherté de vie du nouveau grade, mais seulement à l'égard des personnels remplissant au moment de la mobilisation les conditions ci-dessus requises pour le droit au maintien de l'indemnité de cherté de vie ou de l'indemnité spéciale à certaines places. Il en est de même du passage de la catégorie des sous-officiers à solde journalière, à celle des sous-officiers à solde mensuelle.

L'indemnité de la garnison de mobilisation maintenue dans les conditions qui précèdent est réduite de moitié pour les ayants droit non chefs de famille à la mobilisation.

Elle est allouée dans toutes les positions de présence ou d'absence donnant droit à une solde d'activité, sous réserve de l'application des règles de cumul ci-dessous indiquées:

1^o Le militaire a son poste de guerre dans la garnison de mobilisation.

L'indemnité de la garnison de mobilisation est seule maintenue et allouée, dans les conditions qui précèdent, si le militaire était chef de famille; dans le contraire, il est fait application du 3^o ci-après;

2^o Le militaire a son poste de guerre dans une localité non pourvue d'indemnité ou comportant une indemnité inférieure ou égale à celle maintenue au titre de la garnison de mobilisation (indemnité entière ou demi-indemnité).

Cette dernière indemnité est seule allouée;

3^o Le militaire a son poste de guerre dans une localité comportant une indemnité supérieure à l'indemnité ou à la demi-indemnité maintenue au titre de la garnison de mobilisation;

(Lire la suite page 13.)



AU SEUIL DU QUATRIÈME HIVER

Nous voici au seuil du quatrième hiver de guerre.

Pour la quatrième fois, l'Allemagne développe contre l'Entente, à peu près à la même époque, un formidable effort militaire, dont elle espère l'avènement de sa prochaine victoire.

Ce fut, en 1914, la bataille de l'Yser, destinée à réparer l'irréparable défaite de la Marne; en 1915, l'offensive contre la Serbie, rançon obligée de la complicité autrichienne; en 1916, l'offensive contre la Roumanie; aujourd'hui enfin, l'offensive contre l'Italie.

Lorsque l'Allemagne eut compris que son acharnement sur le front franco-britannique ne l'amènerait à aucun résultat, elle a cherché sur d'autres théâtres la décision qui lui échappait. Il est remarquable que, depuis l'Yser, elle n'a tenté contre nous qu'une seule attaque puissante: celle de Verdun. Mais l'assaut opiniâtre livré pendant six mois à notre forteresse de l'Est avait des raisons particulières, qu'il faut trouver dans l'amour-propre du Kronprinz et l'intérêt dynastique.

Toutes les offensives menées en Orient ou dans les Balkans ont procuré aux Austro-Allemands des avantages territoriaux, mais n'ont modifié en rien l'ensemble de la situation stratégique. La Russie a été partiellement envahie, la Roumanie également, la Serbie est presque entièrement aux mains de l'ennemi; mais en quoi ces victoires ont-elles avancé les affaires de l'Allemagne? Elles ont seulement permis de maintenir outre-Rhin un moral profondément éprouvé par maintes causes, notamment par les difficultés économiques, et de faire tenir la population en laissant miroiter à ses yeux d'illusoire succès.

Mais la décision ne peut être procurée que sur un seul théâtre: entre la mer du Nord et les Vosges. C'est là le champ clos où se joue, depuis plus de trois ans, le sort du germanisme. C'est là que se poursuit, sans arrêt, son final anéantissement.

Jetons les yeux sur ce théâtre: que voyons-nous? Les armées franco-britanniques, de plus en plus puissantes, harcelant les Allemands, martelant leur front par des coups de boutoir successifs et formidables, les obligeant à se replier petit à petit. C'est l'offensive de la Somme, aboutissant à la fameuse « retraite stratégique » du printemps dernier. C'est la victoire de l'Aisne, c'est la victoire des Flandres. La supériorité matérielle et morale des Alliés est ici incontestable. Elle deviendra écrasante le jour prochain où le concours des Etats-Unis pourra se faire sentir d'une façon efficace.

Le front de Turquie d'Asie voit accentuer d'étonnante façon l'avance anglaise à près de deux cents kilomètres au delà de Bagdad et bientôt jusqu'aux portes de Jérusalem.

Les événements qui viennent de se produire à la fois sur le front italien et en Russie sont-ils capables de modifier cette situation? Il ne le semble pas.

L'armée italienne, malgré les pertes sensibles en hommes et en matériel qu'elle a éprouvées, n'est pas battue. Elle s'est retirée sur des positions d'arrêt. Elle a dû se résigner à l'abandon douloureux de ses provinces du nord, mais elle conserve des effectifs abondants, une artillerie redoutable, des munitions considérables et elle vient d'être solidement épaulée par les Franco-Britanniques. Elle demeure, en tout état de cause, un adversaire très sérieux avec lequel les Austro-Allemands doivent compter, d'autant qu'il est en mesure de reprendre lui-même l'offensive et de chercher une éclatante revanche.

Quant à la Russie, voici déjà plusieurs mois que les bouleversements intérieurs qui l'affectent ont paralysé son action militaire. Les Allemands ont retiré la majeure partie des batteries qu'ils avaient sur le

front oriental et ils n'ont plus laissé, de la Baltique aux Carpathes, qu'un rideau de divisions fort médiocres — unités épuisées par de lourdes pertes subies ailleurs, territoriaux âgés, en un mot, éléments sans valeur offensive. Avec les troupes de bonne qualité et le matériel ramené du front russe ils ont pu monter l'attaque actuelle contre l'Italie. Mais, quoi qu'il advienne, ils n'ont plus à attendre d'appoint appréciable de prélèvements nouveaux en Orient. D'ailleurs ceux qu'ils ont pu effectuer jusqu'ici les ont-ils empêchés d'être battus par les Français et par les Anglais sur l'Aisne et dans les Flandres?

Il n'y a plus, aujourd'hui, que deux facteurs qui entrent en balance pour l'issue finale de la lutte: la maîtrise des mers, qui assure la durée économique des belligérants et la supériorité militaire sur le front occidental. Or, ces deux suprématies appartiennent indiscutablement aux Alliés.

Les Allemands le savent bien, puisque, dans le temps même où ils se préparaient à tenter contre l'Italie l'entreprise que l'on sait, ils procédaient sournoisement auprès de toutes les nations de l'Entente à une « offensive de la paix », afin d'obtenir, si cela était possible, par les intrigues de leur diplomatie, ce qu'ils n'espéraient point de la force de leurs armes.

Les Alliés ont déjoué cette grossière manœuvre. Plus que jamais ils sont décidés à poursuivre sans défaillance et avec l'impulsion mieux ordonnée d'un véritable état-major interallié, l'œuvre qu'ils ont assumée au nom de la civilisation et du droit.

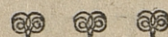
Leur confiance dans son heureux achèvement est inébranlable, car ils ont conscience de tenir le bon bout.

Voilà ce qu'il faut que les soldats de France se répètent, au seuil de ce quatrième hiver — le dernier qu'ils passeront avant que les armées américaines nous aient apporté leur décisif concours. — B.P.

Un POIDS de PLUS dans la BALANCE



— Notre nouvel Allié : LE BRÉSIL —



Il est tout naturel que la question de l'intervention se soit posée au Brésil le jour même où le Portugal a été entraîné dans la guerre. L'évolution est d'autant plus normale que les Brésiliens avaient des raisons particulières de redouter le succès des visées de l'Allemagne.

Si on excepte la Turquie, où les conceptions d'expansion tudesque se sont livrées à une véritable entreprise d'annexion, aucun pays n'a été plus directement visé par le pangermanisme que le Brésil. Une émigration savamment canalisée a créé dans les deux états les plus méridionaux de la fédération, le Santa Catarina et le Rio Grande do Sul, de véritables colonies allemandes. Il y a là des agglomérations se chiffrant par centaines de mille âmes, disciplinées, organisées, formant un véritable état dans l'état. Ce danger avait été dénoncé bien avant la crise de 1914 par des esprits clairvoyants. A la lumière de l'agression allemande, les appréhensions des patriotes brésiliens se sont généralisées.

Par ailleurs, aucun pays n'a été plus sensible aux attentats contre le droit des gens. Le Brésil a été toujours à l'avant-garde du mouvement pour le développement de l'arbitrage et la codification des règles internationales. Il ne faut pas oublier que la Chambre brésilienne a été la seule assemblée à protester, dès le début d'août 1914, contre l'invasion de la Belgique.

Depuis lors, l'évolution de l'opinion publique s'est précipitée, sous l'influence des attentats allemands et des procédés terroristes dont les États-Unis n'ont pas été seuls victimes. C'est donc très sérieusement que l'intervention a été envisagée au printemps 1916. Le Brésil avait d'ailleurs un grief très particulier contre l'Allemagne. Au début de la guerre, le gouvernement allemand n'avait pas saisi les stocks de café entreposés à Hambourg, au compte du gouvernement brésilien. Toutes les réclamations étaient restées vaines.

Il y avait donc des raisons de rupture à la fois matérielles et morales. Cependant, le geste décisif a été retardé, et on le comprend très bien. Si le Brésil est un pays immense et, avec ses quelque vingt-deux millions d'habitants, la plus puissante agglomération du continent sud-américain, c'est une nation en plein travail de formation.

La mise en valeur de prodigieuses richesses latentes, réclame un meilleur emploi

des efforts que la concurrence d'armements. Le Brésil a pourtant une flotte assez puissante, comprenant deux dreadnoughts, quelques croiseurs et torpilleurs et un embryon d'armée. Il le doit aux conditions spéciales de la politique sud-américaine qui prolonge entre les républiques latines un état de rivalité assez analogue à celui de la vieille Europe. Cette situation aurait suffi à faire réfléchir le Brésil avant de se lancer dans la grande aventure.

Avec l'entrée en scène des États-Unis, la situation s'est trouvée radicalement transformée. Certain de ne pas être isolé dans le Nouveau-Monde, le gouvernement de Rio a répondu chaleureusement à l'appel du président Wilson contre la guerre sous-marine. Dès le 10 avril 1917, les relations diplomatiques étaient rompues avec l'Allemagne à la suite du torpillage du *Parana*. Le 3 mai, M. Zauru-Muller qui dirigeait la politique étrangère et qui était retenu par certaines attaches germaniques, s'effaçait devant un des plus notables ententophiles, M. Nilo Pecanha. A la fin d'avril, un accord financier intervenait entre la France et le Brésil. Le 3 juin était révoqué le décret qui avait proclamé la neutralité dans le conflit germano-américain. A la fin du mois, la mesure était étendue à toutes les déclarations de neutralité intéressant le conflit européen. Il ne restait plus qu'à enregistrer un état d'hostilités existant de fait.

En effet, dès la rupture d'avril, le gouvernement brésilien avait saisi une quarantaine de navires allemands représentant quelque 250.000 tonnes, qui avaient cherché refuge dans les eaux brésiliennes. Les ports avaient été ouverts aux flottes alliées. Bien plus, un accord avait été préparé pour substituer la flotte brésilienne aux croiseurs britanniques dans la police de l'Atlantique sud. De plus, des missions techniques se préoccupaient de porter aux maximum le concours économique du pays qui est un des plus gros producteurs de café, de caoutchouc, sans parler des exportations de viandes, de cuirs, de riz.

De concours militaire il ne saurait être question pour le moment. Le Brésil n'a qu'une armée d'une trentaine de mille hommes qu'il doit garder pour assurer son rôle sur le continent sud-américain. La situation pourra changer si l'évolution de l'Amérique latine se développe. Déjà la Bolivie, l'Uruguay, le Pérou, l'Équateur ont

imité la rupture diplomatique du Brésil et suivront peut-être dans la voie de la guerre. Il reste l'Argentine et le Chili dont l'orientation plus incertaine commence cependant à prendre une tournure très intéressante.

En tous cas, le président de la république du Brésil vient d'affirmer hautement l'énergique volonté de son pays en ces termes éloquentes :

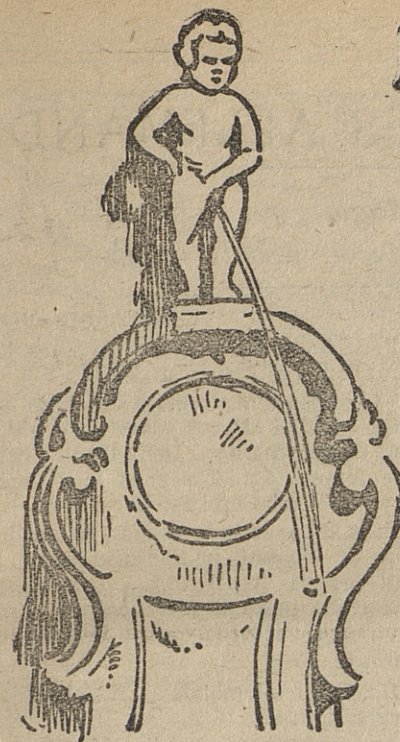
« Le Brésil est entré dans la guerre mondiale pour défendre des droits sacrés, en se plaçant aux côtés des peuples qui, depuis trois ans, se battent pour les conquêtes de la civilisation et pour les droits de l'humanité. Il a déjà accompli des actes de franchise belligérante, d'accord avec les délibérations du pouvoir législatif.

« La paix a été l'aspiration permanente de notre pays. Elle a été de tous les temps l'idéal de la nation, élevée dans les principes du travail pacifique, du progrès, de l'ordre, du respect des droits d'autrui, depuis les premiers jours de son indépendance.

« Notre action internationale ne s'est jamais exercée au détriment de qui que ce fût. Notre ligne de frontière, si étendue, a été fixée par des accords ou par l'arbitrage. Aucun autre pays n'offre comme le nôtre, une pratique aussi constante de cette ressource admirable de l'arbitrage pour la solution des litiges internationaux. Nous n'avons jamais fait de guerre de conquête et le caractère de notre peuple a montré, par de longues années d'une vie laborieuse, que nous ne sommes mus par d'autres desseins que ceux de la paix et du travail.

« Entré dans la guerre où d'autres peuples ont déjà donné le meilleur de leur sang et de leurs ressources, le Brésil connaît tous les sacrifices qu'il est appelé à faire, il les regarde en face sans hésitation. Le gouvernement n'a pas besoin de changer sa règle de conduite. Dans tous les états du Brésil, depuis le littoral jusqu'aux confins intérieurs, chaque Brésilien remplira son devoir comme il l'a toujours entendu et comme il entend le remplir dans la lutte sanglante dont les surprises déjouent chaque jour les calculs les plus avisés. La leçon qu'elle présente nous montre des exemples et des situations qu'il convient de ne pas négliger. Il faut que toutes divergences intérieures disparaissent et que la nation apparaisse une et indivisible en face de l'agresseur. »

SAINT-BRICE.



Il ne suffit pas qu'une nation reste ferme et confiante devant l'oppression étrangère. Il faut encore qu'elle conserve sa bonne humeur.

La contemplation journalière des casques à pointe et de la Parade-Marsch n'a pas fait perdre au Bruxellois son esprit frondeur, et la « zwanze » fleurit autant qu'en temps de paix. Les auteurs de *La Libre Belgique* savent parfaitement que, s'ils sont pris, ils risquent fort d'être placés devant le peloton d'exécution, car l'Allemagne ne badine pas avec le crime de lèse-majesté ; mais cette perspective ne les empêche pas d'envoyer les Poliziisten faire visite à la statue d'André Vésale ou à un W. C. On ne se prive même pas d'épingler un numéro de *La Libre Belgique* au dos d'un soldat, qui se charge ainsi de faire de la propagande gratuite pour le journal traqué.

D'innombrables plaisanteries circulent en Belgique. Ecrites à la machine sur un bout de papier, elles passent rapidement de main en main, laissant derrière elles un large sillage d'éclats de rire. En Voici quelques-unes :

— Tout au début de la guerre, les Allemands avaient réquisitionné dans la campagne de Liège un homme pour les aider à enterrer leurs morts. La besogne ne manquait pas. Ils le forcèrent à les accompagner à Haelen, puis devant Anvers ; enfin, sur l'Yser. Il était de plus en plus surmené ; bientôt, la déformation professionnelle aidant, il en était arrivé à ne plus faire grande différence entre les morts et les vivants, et il enterrait indistinctement toute la bocherie qu'il ramassait. Si quelque blessé hurlait trop fort : « Je ne suis pas mort, moi ! » notre Liégeois se contentait de lui lancer un « oui, oui, vous dites ça ! » qui coupait court à toute discussion ; et le Boche dégringolait au fond du trou. « R. I. P. »

Pourtant, sa façon d'agir vint aux oreilles de l'état-major, et on le fit passer en conseil de guerre ; non pas tant parce qu'on désapprouvait ses procédés (les blessés ne sont qu'un embarras pour une armée en campagne), mais pour se donner une contenance vis-à-vis des troupes.

— Est-il vrai, lui demanda-t-on d'un air

L'Esprit gouguénard en Belgique

LIVRES DU TEMPS DE GUERRE

sévère, que vous enfouissez aussi ceux qui vous déclarent qu'ils ne sont pas morts ?

— Ah ! ouiche ! répondit-il, si on les écoute, ils ne seraient jamais morts.

Devant une telle fermeté de principe, il n'y avait qu'une chose à faire : on lui donna de l'avancement. C'est lui maintenant qui est préposé à l'incinération des Boches dans les hauts fourneaux de Seraing.

— Des soldats allemands circulent dans Bruxelles. Tout à coup, passant au coin de la rue de l'Étuve et de la rue du Chêne, ils saluent militairement et se mettent au pas de l'oise. — « Pourquoi ? » leur demande un Bruxellois. — Ils montrent la statue du Mannekenpiss : « Von Pissing ! » disent-ils.

— L'occupant n'accorde la fourniture de pommes de terre, dans certaines régions spécialement éprouvées par la famine, qu'aux gens qui « travaillent pour lui ».

Un récipiendaire se présente devant les Boches et se déclare prêt, pour avoir des pommes de terre, à travailler pour eux, et même rien que pour eux. Et le bougre paraît vraiment bien décidé.

— Alors fous êtes brêt bour signer la déclaration ?

— Oui, bien sûr !

— Et quel est votre métier ?

— Fossoyeur !...

— M. le baron von Bissing fils, professeur à l'Université de Munich, était à Bruxelles. Comme il craignait, en sa qualité d'officier allemand, de s'exposer aux bombes que les aviateurs alliés pourraient lancer sur le château de Trois-Fontaines, où habite son père, il était descendu dans un hôtel de la place du Luxembourg. Il travaillait du matin au soir à dresser la liste des pendules à expédier en Allemagne comme butin de guerre. Il n'avait donc pas le temps de visiter la ville. La veille de son départ, il désira pourtant faire un tour dans Bruxelles et il s'adressa à l'hôtelier : « Ne pourriez-vous pas, lui dit-il, me faire accompagner par quelqu'un qui me ferait voir les curiosités... s'il y en a. » L'hôtelier, flatté, s'offrit.

Les voici au coin de la rue Royale et du boulevard Botanique. M. le baron jette un coup d'œil au paysage. « Oui, dit-il, c'est pas mal ; si nous avions ça à Berlin, nous en ferions quelque chose de kolossal ! » — Sur la Grand-Place, il lorgne d'un monocle rapide l'hôtel de Ville, la Maison du Roi et les Maisons des Corporations ; puis il consent à déclarer que « c'est gentil ; mais qu'à Berlin ils auraient fait ça en plus kolossal ».

L'hôtelier le mène vers le palais de justice. M. von Bissing se promène devant la façade ; il admire les canons et les remparts, en sacs de terre, élevés par l'armée allemande ; il note soigneusement le nombre des sacs, leur couleur, les inscriptions qu'ils portent, leur volume et leur poids approximatif (car il prépare un important mémoire sur les fortifications de campagne cons-

truites dans les villes) ; il examine en connaisseur les débris des meubles que les soldats ont démolis dans les grandes salles du Palais ; il en prend un instantané destiné au Livre Blanc que le gouvernement impérial va publier sur le respect des monuments par l'armée allemande ; il fait aussi une photographie des guérites aux élégantes rayures obliques et des militaires qui se tiennent devant (pour son intéressant mémoire sur le sentiment esthétique chez les Allemands). Au moment de partir, M. von Bissing regarde aussi le palais ; il le trouve bien, quoiqu'un peu mesquin, puis il fait remarquer que « si à Berlin on avait éprouvé le besoin d'avoir un palais de justice, ce qui n'a pas été nécessaire jusqu'ici, cela le deviendra peut-être lorsque la Belgique sera annexée. »

Devant ce parti pris, l'hôtelier ne pousse pas plus loin la visite. Mais, le soir, il dépose une forte tortue de jardin dans le lit de M. le baron. Quand celui-ci veut se coucher, il recule épouvanté devant l'horrible bête qui gigote entre ses draps. Comme il n'est pas fort brave, il se précipite sur la sonnette. L'hôtelier paraît en personne. « Là, tenez dans le lit ! » hurle M. von Bissing, blême de terreur. « Ça ! dit l'hôtelier, d'un ton léger, c'est une puce, tout simplement : en Belgique elles sont kolossales ! »

— Un officier prussien, de l'innombrable catégorie de ceux qui ont été hébergés à Bruxelles pendant de longues années, et qui en ont profité pour espionner tout à l'aise, était ces derniers temps de passage.

Voici en quels termes il a défini les sentiments que certaines villes belges professent à l'égard des Boches :

— A Liège, a-t-il dit, on nous méprise.

— A Namur, on nous craint.

— A Bruxelles, on se f...t de nous.

J. MASSART,

(La Presse clandestine dans la Belgique occupée.)



TROISIÈME EMPRUNT DE LA DÉFENSE NATIONALE

LA NOUVELLE RENTE FRANÇAISE

émise au prix de 68 fr. 60 pour 4 fr. de rente

DONNE UN REVENU RÉEL DE 5.83 p. 100

EST EXEMPTÉ D'IMPOT, RESTE A L'ABRI DE TOUTE CONVERSION pendant vingt-cinq ans,

OFFRE LA CHANCE D'UNE plus-value en capital de :

9.32 p. 100 du versement quand le cours atteint	75 fr.
16.61 p. 100 du versement quand le cours atteint	80 fr.
31.19 p. 100 du versement quand le cours atteint	90 fr.
45.77 p. 100 du versement quand le cours atteint	100 fr.
(le pair.)	

La souscription restera ouverte du 26 novembre au 16 décembre 1917 au soir. Toutes les caisses publiques seront ouvertes de la manière la plus large aux souscripteurs.

Les souscriptions sont reçues à partir de 4 fr. de rente.

Le ministre a fixé à 300 fr., correspondant à un capital effectif de 5.145 fr., le chiffre de rente jusqu'auquel les souscriptions en numéraire bénéficieront de l'irréductibilité. Pour éviter au public un double déplacement, ces souscriptions seront libérées immédiatement, à moins que le souscripteur ne préfère la libération en quatre termes.

Les souscriptions en valeurs (bons et obligations de la Défense nationale, rentes 3 1/2 p. 100 amortissables) seront libérées immédiatement.

Les souscriptions en numéraire pour un chiffre de rente supérieure à 300 fr. sont reçues contre un versement de garantie de 12 fr. par 4 fr. de rente. Le complément sur les rentes attribuées est exigible après l'achèvement des opérations de répartition.



L'ARGOT DANS LES TRANCHÉES ALLEMANDES

La Grosse Bertha et la Fine Emma. — Auguste qui se gargarise.
— La Tante qui bégaye. — Le Merci bôkou omnibus.

Nombreux sont nos camarades de l'armée française qui, sur les bancs du lycée, ont étudié *Guillaume Tell* de Schiller, la *Dramaturgie* de Lessing et les proses absconses des romanciers d'outre-Rhin. Mais on peut être érudits-germanismes et ignorer le jargon des « Feldgrauen », qui est en somme l'Allemand tel qu'on le parle de l'Yser aux Vosges, dans les tranchées ennemies.

Tous les combattants de tous les pays, au cours de toutes les guerres, ont eu un langage spécial, dont le pittoresque ne le disputait qu'à la fantaisie étymologique. Un savant teuton a, paraît-il, étudié l'argot des Médes vaincus par Cyrus en 556 av. J.-C. Nous nous contenterons de l'argot plus récent de ses compatriotes, qui baptisèrent notre 75 le *P'tit Gustav* et *Franzman* leur adversaire gaulois.

La révélation première de la guerre fut le 420. Cet obusier fameux s'appelait la *Grosse Bertha*, en l'honneur de M^{me} Bertha von Bohlen née Krupp, marraine de ladite bouche à feu. Nos ennemis ont même composé sur la *Grosse Bertha* une chanson de route dont les strophes vantent les effets du 420, « terreur des Français, des Anglais et du reste du monde ».

Par contre le mortier de 305 est le filleul d'une autre allemande « *Fräulein Emma* », d'où son surnom élégant : la *fine Emma*. Le canon anti-avion, toujours en voyage, est le *cirque ambulante* et notre 150, à cause du bruit de l'obus en marche, s'appelle l'*Auguste qui se gargarise*. Le lance-bombe est le *petit Otto* et les grenades à main ont reçu différents noms suivant les régions et les régiments : *Delikalessen*, *oranges*, *torlues*, *grenouilles*, etc....

Une des meilleures trouvailles des linguistes boches, c'est le surnom de la mitrailleuse : *Stottertante* (la tante qui bégaye).

On dit aussi : l'orgue de la mort, le canon à coliques, la vieille bavarde, etc.

Quand nos mitrailleuses sont en actions, le Boche, en sa gaitoune, déclare :

— Voilà *Franzman* à sa machine à coudre !

Je suppose que vous avez peut-être entendu déjà parler de certains petits insectes tels que l'on en rencontre dans les meilleures sections.

Et vous avez déjà deviné, n'est-ce pas, qu'on en trouve aussi de l'autre côté de la barricade. Or, les Boches qui les élèvent avec ardeur ont inventé pour ces bestioles déplorables des surnoms bizarres. Ce sont les *vadrouilleuses nocturnes*, les *abeilles russes*, les *poux de Nicolas* (l'ex-tzar), les *convives* ; les gros totos qui fréquentent le front oriental sont les *grands mères*. Le soldat qui se gratte : *alarme sa ménagerie*, mobilise ses Russes, quelle les *patrouilleurs*, etc.

Passons maintenant de la vermine aux vêtements : le casque, c'est la *tulipe* ; le sac c'est le *singe* ou la *commode* ; les épaulettes sont les *assiettes à soupe* ; les galons de sous-off, les *épluchures de concombre*.

Voilà le Boche épouillé, habillé ; il sort dans les rues de la petite ville, près de son cantonnement de repos. Il va flirter avec la vendeuse accorte, l'*abeille de boutique* ; s'il est un émule de Don Juan et court volontiers après les belles, on dira qu'il est un *fournisseur de nounous*. Et si, par malheur, son flirt a des conséquences, ses camarades diront de sa dulcinée :

— Elle s'est laissée faire tambour ! *Sie hat sich zum tambour machen lassen*.

En vivant sur les territoires envahis avec nos compatriotes, les Allemands ont appris quelques mots de français. Ils ont si souvent entendu les mots « merci beaucoup » qu'ils les emploient à présent à tout propos.

Pour demander un verre de bière, ils entrent dans l'estaminet et disent :

— Donnez-moi un glass de *Merci bôkou* !

En général *Merci bôkou* ! s'applique à tout ce qui est bon. Deux Boches croisent une femme agréable dans le village ; ils disent : — Ach ! Elle est *Merci bôkou* !

Fritz entre dans la cagna, retour du bureau du « bataillons Kommandeur ». Il est tout joyeux et s'écrie : « Dès la relève, j'aurai dix jours de *Merci bôkou* ! »

Vous avez deviné qu'il s'agit d'une permission.

L'aviation allemande a naturellement son jargon spécial.

Les zeppelins sont d'abord la *Terreur des Anglais*. L'avion, c'est le *gratte-ciel* ou la *caisse*, ou la *grenouille verte*. Les hydroplanes sont les *chiens-volants*.

L'élève-pilote est un *légume vert*, l'as est un *oberfranz* et l'as des as le *très gros canon*. Les bombes s'appellent des *œufs*, des *pois péteurs* ou des *haricots*.

Enfin les différentes armes ont aussi leurs sobriquets. Le fantassin s'appelle le *lièvre du sable* (*Sandhase*) ; le chasseur est la *grenouille verte* ; le pionnier, la *taupe* ou le *fossoyeur* ; le cuirassier blanc, le *sac de farine* ; le uhlan, l'*allumeur de réverbères* ; le tringlot, le *cocher aux biscuits* ; les hussards verts à brandebourgs jaunes, les *œufs aux épinards*.

Mais quelque pittoresque que soient cette désignation symbolique, on peut dire qu'elles n'ont pas la saveur de celles que savent trouver nos poilus.

MAURICE DEKOBRA.



La Petite Fleur bleue du Front

des Vers
pour
ma Chérie.

M'amour aimé, je pense à vous,
Ce soir. Ma cagna solitaire
Où fume une pauvre lumière,
Est navrante à devenir fou.
Il pleut dehors, et là, sous terre,
Comme aux bords pourris d'une bière,
L'humidité suinte partout...
M'amour aimé, je pense à vous,

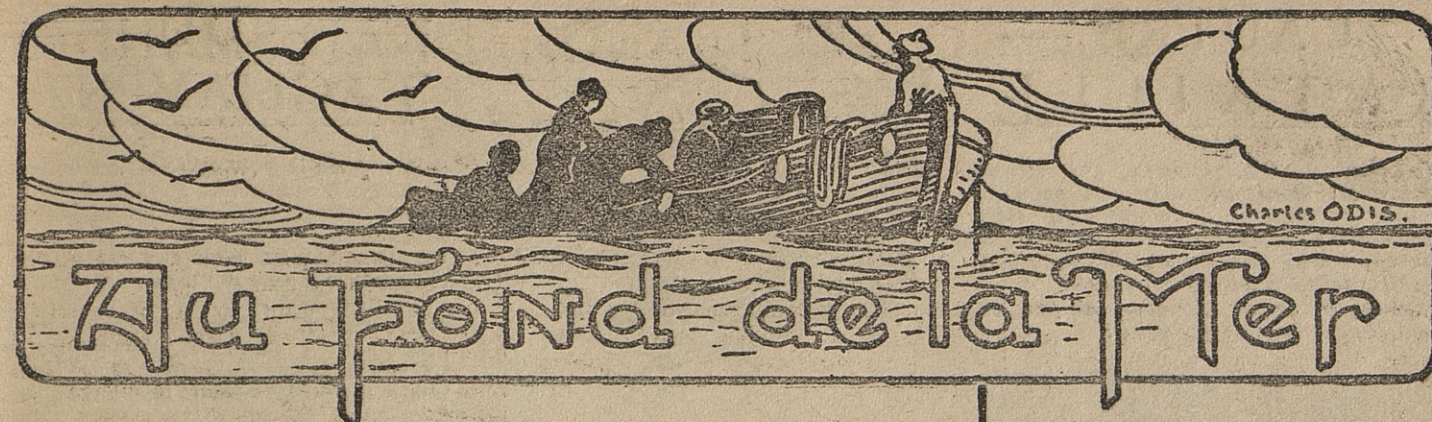
M'amour aimé, que diriez-vous
Si vous pouviez voir mon visage,
Avec sa barbe de sauvage
Et ses moutaches de matou ?
Petit être, dont la tendresse
Me couvrirait de folles caresses,
Hélas ! si vous trouviez un pou,
M'amour aimé, que diriez-vous ?

M'amour aimé, que feriez-vous,
Si vous entriez dans mon antre
Où l'on doit ramper sur le ventre
Ayant de se tenir debout ?
Je vois d'ici votre toilette,
Votre toque et votre voilette,
Dans ma bauge de loup-garou !...
M'amour aimé, que feriez-vous ?

M'amour, où vous mettriez-vous ?
Sur cette terre grasse et froide
Où quatre planches toutes roides
Sont le seul lit de mon grand trou ?
Vous dont le corps exquis et mièvre
Est tendre comme un petit Sèvres
Et fragile comme un joujou,
M'amour, où vous mettriez-vous ?...

— Peux-tu le demander, grand fou ?
Mon Dieu, que les hommes sont bêtes !
Je mettrais mes mains sur ta tête
Et mes bras autour de ton cou.
Ton lit nous servirait de chaise,
Et, pour que je sois très à l'aise,
Ça te coûterait-il beaucoup
De me prendre sur tes genoux ?...

RENÉ DES FOUCHES.



Lorsqu'il s'agissait de faire des fondations ou des recherches subaquatiques, on employait autrefois une cloche à plongeur dans laquelle l'air était maintenu à une pression suffisante et renouvelé par une pompe aspirante et foulante. On ne se sert plus aujourd'hui que du scaphandre, sorte de vêtement hermétiquement fermé, au moyen duquel on peut descendre au fond de l'eau, et y travailler en respirant l'air, que fournit une pompe hors de l'eau.

Les objets dont se couvre le plongeur consistent en un casque, une pèlerine, un vêtement imperméable, et enfin une paire de souliers, d'une confection spéciale.

Le casque, ordinairement en cuivre étamé, a une forme sphéroïde évasée à la partie inférieure, de manière à s'appliquer sur les épaules et la partie supérieure du tronc. En avant se trouvent quatre glaces, protégées contre les chocs par un grillage en fil de cuivre. L'air arrive à l'arrière du casque. L'air respire et l'air fourni en excès par la pompe, s'échappent par une soupape placée sur le côté droit, de telle sorte que le plongeur, puisse dans certaines circonstances, fermer en partie cette soupape.

Malgré le poids de l'appareil, le plongeur, à une certaine profondeur, subit une poussée telle qu'il lui serait très difficile de se maintenir au fond, et en tous cas, de faire un travail utile quelconque. On a donc eu soin de fixer au casque des crochets auxquels s'attachent des cordes qui supportent les poids nécessaires pour que le plongeur puisse rester au fond de l'eau.

Pour que le plongeur puisse rapidement exprimer par des signaux aux hommes du dehors ce dont il veut les instruire, il est relié à ceux-ci par une corde de communication. L'homme placé à la surface donne un coup de corde pour demander si le plongeur est bien : celui-ci répond affirmativement par le même signal. Si ce dernier reste sans donner de réponse à trois appels successifs on le remonte immédiatement en tirant sur la corde de communication.

Le plongeur donne deux coups pour demander plus d'air et trois pour en demander moins. Quatre coups donnés par le plongeur avertissent que celui-ci ne peut plus rester sous l'eau.

Pour pouvoir utilement faire usage du scaphandre, il faut faire quelques exercices méthodiques et s'habituer de plus en plus à rester vêtu du costume sous l'eau. Il faut être un homme robuste, particulièrement solide de la poitrine pour devenir un bon plongeur, capable d'exécuter des travaux pénibles, qui demandent plusieurs heures

de travail. Jusqu'à présent on estimait que la profondeur de 27 à 36 mètres était celle au delà de laquelle la gêne de la respiration empêchait les plongeurs moyennement constitués de travailler en sécurité.

Les plongées profondes comportent, en effet, dans les conditions où elles s'exécutent actuellement, deux sortes de difficultés. La première provient de la gêne de la respiration lorsque la profondeur dépasse 27 mètres ; les mouvements du plongeur deviennent alors très pénibles et la possibilité pour lui d'exécuter un travail diminue en conséquence. La seconde provient des troubles graves (amenant quelquefois la mort, très fréquemment la paralysie des jambes et de la vessie) qui accompagnent le retour à la surface du plongeur descendu très profondément sous l'eau et remonté trop rapidement. C'est le phénomène de la décompression.

Une nouvelle invention américaine a permis de faire dans ce domaine des progrès considérables. Expérimenté depuis plus de cinq ans, l'appareil est aujourd'hui mis au point. Il est particulièrement intéressant pour tenter des recherches, en ces temps où tant de navires sont au fond de l'eau.

L'armure du scaphandrier est constituée par un alliage d'aluminium, dont la composition est tenue secrète. Vide, elle pèse environ 240 kilogr. ; mais, par suite du déplacement d'eau, le plongeur n'éprouve aucune difficulté à se mouvoir. Si le plongeur est d'une faible corpulence, on est même obligé d'augmenter le poids de l'armure par des semelles de plomb.

L'armure est constituée par une série de sections articulées, à joints glissants ou rotatifs, munis de cuir ou de caoutchouc, pour empêcher la pénétration de l'eau.

Comme la pression de l'eau pourrait rendre difficile, sinon impossible, les mouvements du plongeur, les joints sont montés sur billes, comme les roues d'une bicyclette.

Tandis que, dans un scaphandre ordinaire, le plongeur ne

reçoit que de l'air comprimé : ici, le plongeur respire l'air à la pression ordinaire. Les avantages qui en résultent sont considérables, puisqu'il n'y a plus à craindre les accidents qui se produisent dans l'organisme, par suite de la compression ou de la décompression de l'air dans les poumons.

Enfin, le plongeur est en communication avec l'homme à la surface, par le téléphone qui est installé dans la tête du plongeur.

La main gauche est pourvue d'une lampe électrique que l'on peut remplacer, au besoin, par une main mécanique, sorte de pince très résistante.

La main droite est constituée par une main mécanique composée de douze doigts d'acier, qui fonctionnent par la simple pression d'une tige. Les doigts sont tenus ouverts par un ressort et telle est la sensibilité de la tige motrice que le plongeur peut saisir sur une surface plane une feuille de cigarette.

Il est évident néanmoins, que ni la pince, ni la main mécanique ne sauraient remplir toutes les fonctions d'une main naturelle, mais elles peuvent exécuter un grand nombre d'opérations.

L'armure est construite pour résister à une pression hydraulique de 100 mètres de profondeur.

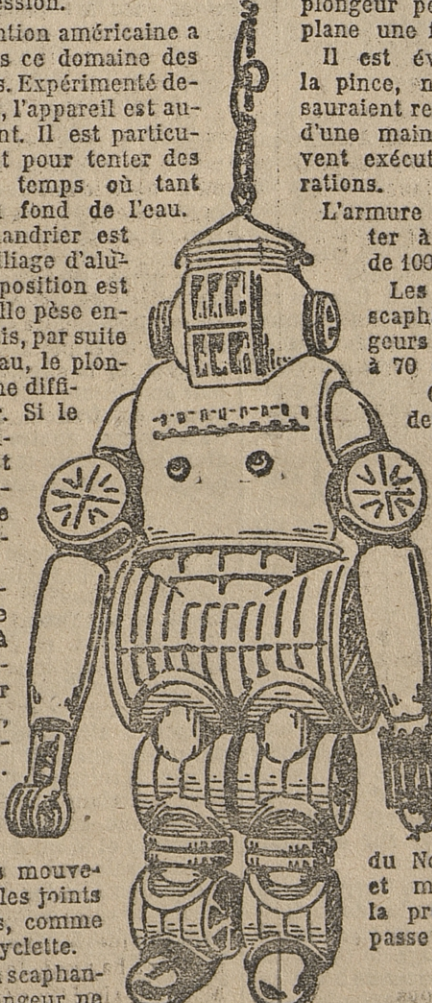
Les dispositifs nouveaux de ce scaphandre ont permis aux plongeurs de descendre impunément à 70 et 75 mètres.

On a donc doublé le champ des investigations des scaphandriers. La conquête du fond des mers va s'accroissant.

Sans doute, si probants qu'ils soient, les progrès récemment accomplis ne permettront pas de recouvrer les richesses englouties au fond des mers profondes, par la guerre sous-marine.

Du moins les scaphandriers pourront-ils travailler utilement dans la mer d'Irlande, dans la Manche, dans la mer du Nord, dans le golfe Persique et même dans la Baltique, où la profondeur moyenne ne dépasse pas 85 mètres.

A. PONTINI.



L'AUTRE BATAILLE

Ce nom de TAGLIAMENTO, qui retentit aujourd'hui dans l'Histoire, est pour la France un souvenir de gloire qu'il était émouvant de rappeler en ces heures où, à nouveau, les troupes françaises combattent en Italie dans les mêmes régions.

THIERS, le grand historien, a fixé ce souvenir dans la page que voici :

Le 20 ventôse an V (10 mars 1797), par un froid rigoureux et plusieurs pieds de neige sur les montagnes, Bonaparte mit toute sa ligne en mouvement. Masséna commença son opération sur le corps du centre, le poussa sur Feltre, Bellune, Cadore, lui fit un millier de prisonniers, se rabattit sur Spilimbergo, et s'engagea dans les gorges de la Ponteba, qui précèdent le col de Tarwis. Bonaparte s'avança avec trois divisions sur la Piave : la division Serrurier, qui s'était illustrée devant Mantoue ; la division Augereau, actuellement confiée au général Guyeux, en l'absence d'Augereau, qui était allé porter des drapeaux à Paris, et la division Bernadotte, arrivée du Rhin. Cette dernière contrastait, par sa simplicité et sa tenue sévère, avec la vieille armée d'Italie, enrichie dans les belles plaines qu'elle avait conquises, et composée de méridionaux braves, fougues et intempérants. Les soldats d'Italie, fiers de leurs victoires, se moquaient des soldats venus du Rhin, et les appelaient *le contingent*, par allusion aux contingents des cercles, qui, dans les armées de l'empereur, faisaient mollement leur devoir. Les soldats du Rhin, vieillies sous les armes, étaient impatients de prouver leur valeur à leurs rivaux de gloire.

Le 23 (13 mars), les trois divisions passèrent la Piave sans accident, et faillirent seulement perdre un homme, qui allait se noyer, lorsque une cantinière le sauva en se jetant à la nage. Bonaparte donna à cette femme un collier d'or. Les avant-gardes ennemies se replièrent, et vinrent chercher un refuge derrière le Tagliamento.

Toutes les troupes du prince Charles répandues dans le Frioul, y étaient réunies pour en disputer le passage. Les deux jeunes adversaires allaient se trouver en présence. L'un, en sauvant l'Allemagne par une pensée heureuse, s'était acquis l'année précédente une grande réputation. Il était brave, point engagé dans les routines allemandes, mais fort incertain du succès, et très alarmé pour sa gloire. L'autre avait étonné l'Europe par sa fécondité et l'audace de ses combinaisons ; il ne craignait rien au monde. Modeste jusqu'à Lodi, il ne croyait maintenant aucun génie égal au sien, et aucun soldat égal au soldat français.

Le 26 ventôse (16 mars) au matin, Bonaparte dirigea ses trois divisions par Valvasone, sur les bords du Tagliamento. Ce fleuve, dont le lit est mal tracé, roule des Alpes sur des graviers, et se divise en une multitude de bras, tous guéables. L'armée autrichienne était déployée sur l'autre rive, couvrant les grèves du fleuve de ses boulets, et tenant sa belle cavalerie déployée sur ses ailes, pour en profiter sur ces plaines si favorables aux évolutions.

Bonaparte laissa la division Serrurier en réserve à Valvasone, et porta les deux divisions Guyeux et Bernadotte, la première à gauche faisant face au village de Gradisca, où était logé l'ennemi ; la seconde à droite, en face de Godroipo. La canonnade com-



mença et il y eut quelques escarmouches de cavalerie sur les graviers. Bonaparte trouvant l'ennemi trop préparé, feignit de donner du repos à ses troupes, fit cesser le feu, et ordonna de commencer la soupe. L'ennemi trompé, crut que les divisions, ayant marché toute la nuit, allaient faire une halte et prendre du repos. Mais à midi Bonaparte fait tout-à-coup reprendre les armes.

Chaque demi-brigade a son premier bataillon déployé en ligne, et les deux autres ployés en colonne serrée sur les ailes du premier. La cavalerie est destinée à voltiger sur les ailes. L'armée s'avance ainsi vers les bords du fleuve et marche au combat avec le même ordre que dans une parade.

Le général Damartin, à gauche, le général Lespinasse, à droite, font approcher leur artillerie. L'infanterie légère se disperse et couvre les bords du Tagliamento d'une nuée de tirailleurs. Alors Bonaparte donne le signal. Les grenadiers des deux divisions entrent dans l'eau, appuyés par des escadrons de cavalerie, et s'avancent sur l'autre rive. « Soldats du Rhin, s'écrie Bernadotte, l'armée d'Italie vous regarde ! »

Des deux côtés on s'élance avec la même bravoure. On fond sur l'armée ennemie et on la repousse de toutes parts. Cependant le prince Charles avait placé un gros d'infanterie à Gradisca, vers notre gauche, et tenait sa cavalerie vers notre aile droite, pour nous déborder et nous charger à la faveur de la plaine. Le général Guyeux, à la tête de sa division, enlève Gradisca.

Bonaparte dispose sa réserve de cavalerie vers notre aile menacée et la lance, sous les ordres de Kellermann, sur la cavalerie autrichienne. Nos escadrons chargent avec adresse et impétuosité, font prisonnier le général de la cavalerie ennemie, et la mettent en déroute. Sur toute la ligne le Tagliamento est franchi, l'ennemi est en fuite. Nous avons quatre à cinq cents prisonniers : le terrain tout ouvert ne permettait pas d'en prendre davantage.

Telle fut la journée du 26 ventôse (16 mars), dite bataille du Tagliamento. Pendant qu'elle avait lieu, Masséna, sur la chaussée du centre, attaquait Osopo, s'empara des gorges de la Ponteba, et poussait sur Tarwis les débris des divisions Lusignan et Orkskay.

L'archiduc Charles sentait que, pour garder la chaussée de la Carniole et couvrir Trieste, il allait perdre la chaussée de la Carinthie, qui était la plus directe et la plus courte, et celle que Bonaparte voulait suivre pour marcher sur Vienne. La chaussée de la Carniole communique avec celle de la Carinthie et le col de Tarwis par une route transversale qui suit la vallée de l'Isontzo. L'archiduc Charles dirige la division Bayalitsch par cette communication sur le col de Tarwis, pour prévenir Masséna, s'il est possible. Il se retire ensuite avec le reste de ses forces sur le Frioul, afin de disputer le passage du bas Isontzo.

DU TAGLIAMENTO

Bonaparte le suit et s'empare de Palma-Nova, place vénitienne que l'archiduc avait occupée, et qui renfermait des magasins immenses. La division Bernadotte s'avance vers Gradisca, qui était faiblement retranchée, mais gardée par trois mille hommes. Pendant ce temps, Bonaparte dirige la division Serrurier un peu au-dessous de Gradisca, pour y passer l'Isontzo et couper la retraite à la garnison. Bernadotte, sans attendre le résultat de cette manœuvre, somme la place de se rendre. Le commandant s'y refuse. Les soldats du Rhin demandent l'assaut pour entrer dans la place avant les soldats d'Italie. Ils fondent sur les retranchements, mais une grêle de balles et de mitraille en abat plus de cinq cents. Heureusement la manœuvre de Serrurier fait cesser le combat. Les trois mille hommes de Gradisca mettent bas les armes.

Pendant ce temps, Masséna était enfin arrivé au col de Tarwis, et après un combat assez vif, s'était emparé de ce passage des Alpes. La division Bayalitsch, acheminée à travers les sources de l'Isontzo pour prévenir Masséna à Tarwis, allait donc trouver l'issue fermée. L'archiduc Charles, prévoyant le résultat, laisse le reste de son armée sur la route du Frioul et de la Carniole, avec ordre de venir le rejoindre derrière les Alpes à Clagenfurth ; il vole ensuite de sa personne à Villach, où arrivaient de nombreux détachements du Rhin, pour attaquer Tarwis, en chasser Masséna, et rouvrir la route à la division Bayalitsch. Bonaparte, de son côté, laisse la division Bernadotte à la poursuite des corps qui se retirent dans la Carniole, et avec les divisions Guyeux et Serrurier, se met à harceler par derrière la division Bayalitsch.

Le prince Charles, après avoir rallié derrière les Alpes les débris de Lusignan et d'Orkskay, qui avait perdu le col de Tarwis, les renforce de six mille grenadiers, les plus beaux et les plus braves soldats de l'empereur, et réattaque le col de Tarwis, où Masséna avait à peine laissé un détachement. Il s'y établit. Masséna réunit toute sa division pour l'emporter de nouveau. Les deux généraux sentaient tous deux l'importance de ce point. Tarwis enlevé, l'armée française était maîtresse des Alpes.

Masséna fond tête baissée avec sa brave infanterie, et suivant son usage, paye de sa personne. Le prince Charles ne se prodigue pas moins et s'expose plusieurs fois à être pris par les tirailleurs français. On se bat-tait au-dessus des nuages, au milieu de la neige et sur des plaines de glace. Des lignes entières de cavalerie étaient renversées et brisées sur cet affreux champ de bataille. Enfin, l'archiduc Charles abandonne Tarwis.

Masséna, resté maître de Tarwis, se rabat sur la division Bayalitsch qui arrivait, et l'attaque en tête, tandis qu'elle est pressée en queue par les divisions Guyeux et Serrurier, réunies sous les ordres de Bonaparte. Cette division n'a d'autre ressource que de se rendre prisonnière. Une foule de soldats, natis de la Carniole et de la Croatie, se sauvent à travers les montagnes en jetant bas les armes ; mais il en reste cinq mille au pouvoir des Français, avec tous les bagages. Ainsi Bonaparte était arrivé en quinze jours au sommet des Alpes, et, sur le point où il commandait, il avait entièrement réalisé son but.

A. THIERS.

Leurs mots

Dessin de A. GUILLAUME



— Vous avez reçu un obus ! Et vous n'êtes pas mort ?

— Oh ! non, non... J'ai seulement été enterré.



Dès que les tambours et les clairons cessent de jouer, le soldat chante et se charge lui-même de rythmer sa marche et de suppléer au silence des instruments. Grâce à ces chansons de route, il oublie la longueur de l'étape et brave la pluie, le vent, le froid et la boue.

Au temps jadis, les régiments étaient composés de soldats du même pays, de la même province; chaque homme de la même compagnie savait les mêmes chansons, apprises le soir à la veillée ou le dimanche à l'assemblée, et ces chansons légères leur rappelaient la petite amie laissée au village et les mille aspects du pays natal. Mais comme ces chansons, simples et naïves, étaient peu propres à déchaîner le gros rire, les soldats changeaient peu à peu les paroles et les plus innocentes villanelles devenaient des chansons de corps de garde.

Malgré ces déformations inévitables, quelques-unes de ces chansons nous sont parvenues avec leur parure primitive et charmante, ce qui nous permettra de vous citer ou plutôt de vous rappeler ces airs connus que, vers notre vingtième année, nous avons chantés comme simples soldats de deuxième classe, sac au dos, pendant les longues étapes sur les routes si pittoresques de notre France; et c'est *Le jardin de mon père*, où, parmi les lilas fleuris, la blonde fiancée attend le retour de l'absent, prisonnier chez les Hollandais, et c'est le meunier, qui, au rythme des *Godillots lourds dans le sac*, attend la jeune paysanne qui lui donnera de beaux enfants.

Mais il n'y a pas que ces chansons, militaires par occasion. Dès le XVII^e siècle, nombre de faits historiques furent mis en chansons par ceux qui y avaient pris part: on chansonna les Flamands et les Brabançons, et c'est de cette époque que date la chanson populaire de *Monsieur de la Palisse*; de même, plusieurs chansons, des plus célèbres, se rattachent à la campagne de 1745 où Raucourt et Fontenoy illustrèrent nos armes. Le maréchal de Saxe a souri lui-même en entendant le soldat *La Tulipe* chanter *Malgré la Bataille* ou *La Fançon*, une ancêtre de l'actuelle *Madelon*, dont le refrain:

Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous.
est encore populaire.

Pendant la Révolution, et au lendemain de Valmy, où nombre d'ennemis, ayant trop mangé de raisins, durent s'enfuir

pour des raisons peu militaires, les volontaires de 1792 chantaient:

Que le grand roi des Uhlans
Conduisant les Allemands
Aï! cru prendre pour ses peines
La France en quatre semaines
C'est bien, fort bien.
Cela ne nous fâche en rien.
Que gagne-t-il au lieu de gloire?
Rien que la foire.

Au matin de Marengo, le général Bonaparte, demandait à ses grenadiers en train de casser la croûte: « Que frottez-vous là sur votre pain? — De l'oignon, mon général. — Très bien, il n'y a rien de meilleur pour marcher d'un bon pas dans le chemin de la gloire. Avalez vite et en avant!... »

Et les grenadiers de se ruer à l'assaut en chantant:

J'aime l'oignon
Frit à l'huile.
J'aime l'oignon
Quand il est bon.
Au pas, camarades,
Au pas.

A Austerlitz, nos soldats attaquent en chantant:

On va leur percer le flanc,
Ra ta plan, tire lire,
On va leur percer le flanc.
Ah! que nous allons rire!

Plus tard, nos guerres d'Afrique donnèrent lieu à un nombre incalculable de chansons. Veut-on créer des régiments d'infanterie rapide, aussitôt nos troupiers chantent:

Oh! oh! oh!
Qu'ils étaient beaux,
Les défenseurs de nos drapeaux.
Oh! oh! oh!
Ils sont grimpés sur des chameaux.

Bourbaki reforme-t-il les bataillons indigènes, tout de suite l'on chante:

Dans les maquis,
Dans les bois, dans la plaine,
Ils vont sans gêne
Et sans soucis,
Comme en pays conquis.
Ce chic exquis
Par les Turcos acquis,
Ils le doivent à qui?
A Bourbaki,
A Charles Bourbaki!

Une nuit, les troupes d'Abdel-Kader se faufilaient entre les postes des zouaves: le maréchal Bugeaud entraîne lui-même ses soldats au combat, mais, une fois l'ennemi en fuite, il s'aperçoit qu'il avait son bonnet de coton, et réclame sa casquette, dont les

proportions monumentales avaient déjà frappé d'étonnement les troupes.

Aussitôt l'on improvise sur la sonnerie *Aux Champs*:

As-tu vu
La Casquette
Au pèr' Bugeaud?

Les lauriers d'or de la conquête
Ornent cette noble casquette
Elle est, dit-on, en vrais poils de chameau,
La Casquette à Bugeaud.

Au retour de la campagne d'Italie, les troupes chantaient elles-mêmes leurs exploits dans une chanson dont voici la première strophe:

Petit Pioupou,
Bonhomme d'un sou
Que rapportes-tu d'Italie?
Je rapporte à ma patrie
Des drapeaux
En lambeaux.

Il y a encore une autre variété de chansons de route, ce sont ces chansons sans fin dont les dernières paroles s'enchaînent avec les premières.

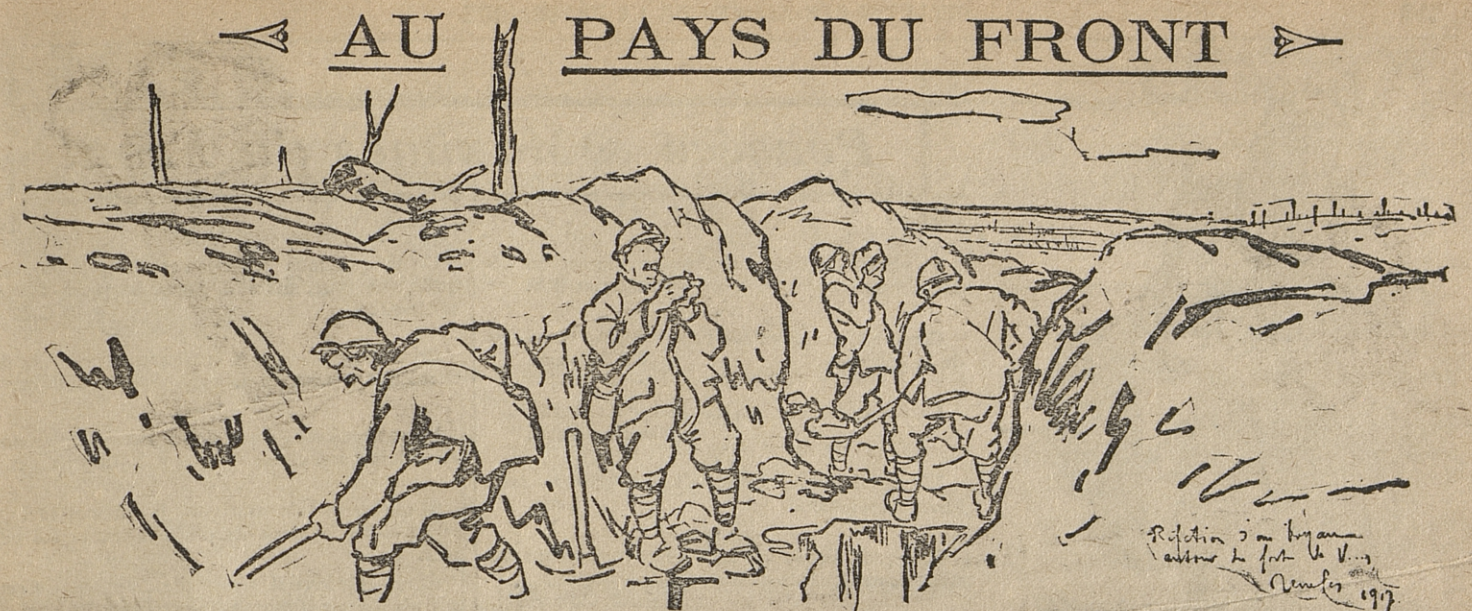
Voilà du bon fromage, du bon fromage au lait
Il est du pays de celui qui l'a fait.
Celui qui l'a fait était de son village
Ah, mesdames, voilà du bon fromage.
Voilà du bon fromage, etc., etc.

Où bien celles où il suffit de changer le chiffre du premier vers en ajoutant un à chaque répétition pour obtenir la succession des couplets:

Ma capote à trois boutons
Marchons légèrement.
Ma capote à quatre boutons, etc.

Au pas réglementaire, l'on arrive facilement, entre deux haltes de cinquante minutes, à compter cent quatre-vingt-dix-neuf boutons! Mais cela fait marcher à merveille et oublier la fatigue.

Ce serait s'avancer beaucoup que de dire que la France seule possède des chansons de route, mais, seule, elle en possède de gales, d'alertes, de fraîches, d'entraînantes, alors que nos ennemis marchent quelquefois au combat en chantant de lourds cantiques où ils invoquent la féroce de leur vieux dieu. C'est au rythme enlevé et preste de chansons qui lui rappellent sa mie et son petit coin de terre que notre poilu sort de la tranchée et fonce avec la « furia française ». C. CUVILLIER.



— Dans la vie militaire, comme dans la vie civile, faut savoir faire son trou!....

Un concert sur le front

Du GAFOUILLEUR:

Le théâtre est plongé dans une obscurité profonde. Un silence religieux plane sur la scène que l'on devine immense, nue et déserte. L'orchestre invisible se cache des deux côtés de la scène. Aucun bruit n'en transpire, et pourtant trois mille exécutants sont là? Je dis bien: trois mille. Orchestre le plus puissant, le plus colossal qui se fut jamais rencontré et où chacun, dans un instant, se surpassera pour jouer sa partie...

Tout à coup un gong retentit, brutal, dans ce mystérieux silence de mort et ses ondes sonores s'enflent, s'élargissent et se précipitent tout en secouant les âmes dans un long frisson d'angoisse. Au même instant une étoile rouge éclate en trois points lumineux, éclairant d'une lumière crue la scène qui apparaît comme une plaine sauvage, désolée. Au premier plan, des masses sombres informes, des enchevêtrements de fer et de bois, et de pierres écroulées, se dressent comme

??



LE REPORTER. — Sur quoi tirez-vous?
LE POILU. — Je tire sur l'ordre de mon lieutenant! (Le Temps buté.)

les restes d'une architecture monstrueuse. Au deuxième: sur un fond de ciel violacé, sillonné maintenant d'éclairs livides, des spectres d'arbres échoués, étendent les bras mutilés, tordus.

Une émotion poignante vous étire. Quel grandiose sujet peut répondre à un pareil décor?

La scène s'emplit d'une lueur rougeâtre, et

Le Capricorne

Du DIABLE AU COR:

Dans ma sappe profonde où l'horizon se borne
A six mètres carrés de poutres de sapin,
Près de mon encrier, j'ai trouvé ce matin
Un petit capricorne.

Par quelle erreur cette humble insecte aux
[reflets bleus
Né pour vivre au grand jour sous les chênes
[antiques

A-t-il pu s'égarer sous les sombres portiques
De ce sol sablonneux?

Je ne sais! Mais de voir la bête prisonnière
Je me suis rappelé celles qu'étaient enfant
J'avais prises jadis, d'un geste triomphant,
Au bois de Charbonnière.

Jetant le capricorne au fond du corridor,
Par l'étroit soupirail qui baillait sur la plaine,
Je le vis s'envoler vers la forêt prochaine
Avec le bruit joyeux de ses élytres d'or.

Sous-lieutenant L. V.

L'orchestre rugit soudain, formidable. Des accords aux basses profondes se succèdent, précipitant la mesure, mêlant aux appels stridents et aux éclats des cuivres les roulements sourds et lugubres d'une énorme batterie. Des trilles rapides tranchèrent d'un dessin plus net ce chaos d'harmonie, ce pendant qu'à la lueur de globes lumineux se balançant très haut, des spirales de fumée tourbillonnent en une valse effrénée, telles des sorcières en une nuit de sabbat.

La cadence se ralentit alors sensiblement et, d'un « mezzo forte » nous permet d'écouter un étrange « staccato », s'arrêtant un instant pour reprendre aussitôt. Des sons plus aigus arrivaient en sifflant dans les intervalles, comme mille petites flûtes arpeggeant avec une virtuosité sans égale des gammes d'un

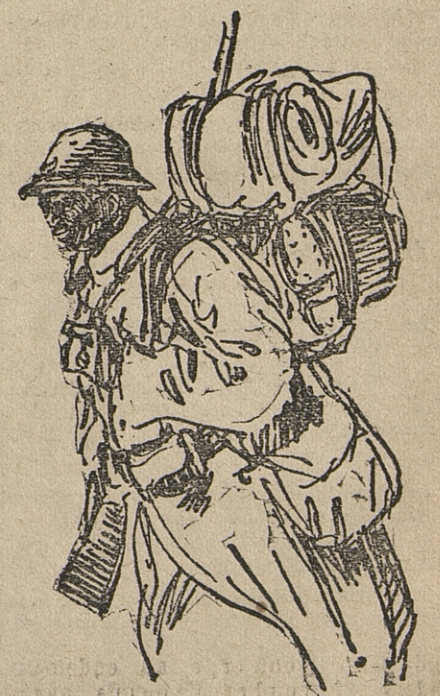
mode nouveau. Un instant les instrumentistes s'arrêtèrent, et de la scène partit un chœur effroyable avec des modulations plaintives. Les paroles, peu compréhensibles, m'échappent, et le seul mot de « Kamrad! » répété sur des tonalités douloureuses est présent à ma mémoire.

Un énorme point d'orgue s'en vint couvrir les voix, en replongeant la scène dans un nuage sombre. Trois étoiles d'or surgirent encore des ténèbres, et aussitôt, reprenant le tutti du prélude dans un final endiablé, l'orchestre entier frémit. Puis, tout un côté se tut, pendant que, de l'autre, emportés par la fureur d'un fantastique allegro, les instruments à percussion firent éclater des fanfares triomphales.

Dans un écho lointain les derniers sons s'envolèrent. Deux ou trois lueurs firent danser les arbres tragiques de la scène et un immense rideau noir tomba...

Le lendemain, la direction faisait savoir que la recette avait été fructueuse et qu'au cours du combat nocturne... quinze boches avaient été pris.

??



(Dessin de RENEFER.)



Le Penseur

Les poilus tissent la gloire de la France, mais, comme les ouvriers des Gobelins, ils ne voient que l'envers et le vilain côté du travail qu'il font, tandis que c'est le monde entier qui admire leur chef-d'œuvre.

On dit: le soleil se lève pour tout le monde. C'est vrai, mais la lune en prend sa part.

J'ai trop pensé pour ne pas penser.

Il n'est pas de meilleure condition pour connaître à fond un homme que de faire la guerre à ses côtés dans une escouade d'infanterie.

Sous le bombardement, la hauteur du moral est proportionnelle à la profondeur du boyau que l'on occupe.

Aux temps où nous sommes, une allumette qui prend c'est une petite victoire.

Voyez la sagesse du mulet: il attend le contre-ordre.

Il en est d'un bavard comme du roulement continu d'un train: on finit par ne plus l'entendre. Qui osa dire que l'homme porte en soi le culte du silence.

Rêve rose du poilu: faire embusquer son cafard.

Le cœur fait l'homme.

Ne dites pas trop de mal de votre prochain pour n'avoir pas à vous contredire le jour où vous devrez en dire du bien.

La « marraine » est appréciée aux armées même pendant les mois qui ne sont pas en R.

Le train des permissionnaires va toujours moins vite à l'aller qu'au retour.

La peur des responsabilités est plus nuisible que la paralysie générale.

La vie est faite d'illusions et c'en est une que de croire n'en point avoir.

Pensées & Maximes du Front

La vie est un train; chaque amour est un déraillement.

Canonnade et fusillade sont les deux mamelles de la guerre.

La vie est un bonbon au miel et au vinaigre.

L'homme sobre de parole est généralement l'homme d'action.

Pourquoi diable dit-on: aller reconnaître un emplacement, alors qu'on ne l'a jamais vu?

Ironie des choses d'ici bas! La guerre, qui coûte de plus en plus cher, devient de plus en plus « économique ».

Il vaut mieux dire: Ça ne va pas! et travailler pour que cela aille, plutôt que: Ça va! et ne rien faire.

Une pensée est comme une balle, elle ne revient plus; regardez donc avant de l'envoyer si elle n'est offensante ni blessante.

Le meilleur soldat du kaiser est le pessimiste français. Et celui-là ne lui coûte rien.

C'est sous la plus dure écorce qu'on rencontre le meilleur bois.

Quand on est malheureux, on ne réfléchit pas assez à son malheur: c'est un tort. Quand on est heureux, on ne réfléchit pas assez à son bonheur: c'est une ingratitude.

Un chef doit chercher à soumettre l'âme de ses hommes plutôt que leur corps.

Après la guerre, il n'y aura pas de meilleur cœur que celui du soldat, parce qu'il aura souffert.

Ceux qui nous aiment le plus sont souvent ceux qui nous aiment le moins.

Le cœur, c'est comme l'intestin, ça devrait toujours être « libre ».

Lors des règlements de comptes d'une popote, on découvre ceux qui ont mal à l'estomac.

Toutes nos actions sont régies par cette inquiétude: ne pas être la poire.

Ne dis jamais: j'en ai fait ma part, si la tâche n'était pas limitée.

Prononce: Je veux, et ne cède point.

Ne souffre jamais devant les autres.

L'espoir est la volonté des faibles.

La gloire est femme: capricieuse, volage, coquette, exigeante pendant la vie et, après la mort, pas de veuve plus pressée d'oublier.

Celui qui joue franc-jeu perd plus souvent qu'à son tour, mais il gagne toujours avec sa conscience.

En amour comme à la guerre, la première des choses est la discrétion.

Le sommeil serait une douce chose, si l'on pouvait choisir son rêve.

Si tout le monde partageait les mêmes idées, il serait complètement inutile d'exprimer ses pensées.

Après la guerre il sera facile de connaître ceux qui n'auront pas été au danger, car on sera envahi par le flot de leurs racontars et de leurs prétendus exploits.

Un rondin de 10 kilogrammes à transporter pendant une corvée est toujours plus lourd que dix bidons de pinard de deux litres chacun.

Une médisance inconsiderée est comme un coup de feu tiré à la légère: la balle peut tomber inoffensive, mais elle peut aussi bien faire une victime innocente et inconnue.

En amour, le doute est au cœur ce que le poison est au corps.

Le cœur est la gare régulatrice de l'amour; la conscience est la gare régulatrice des actes.

Lorsqu'on passe une journée sous une pluie torrentielle, pourquoi s'en faire, puisque demain on sera sec ou deux fois plus mouillé?

Tout cantonnement de repos qui se respecte a ses deux salles de rapport: la première dans la cour de la grande ferme où loge la compagnie; la deuxième au lavoir du patelin.

La réconciliation est comme le buvard qui sèche les taches d'encre sans les enlever.

Tant de maximes m'embarrassent fortement. Laquelle suivre quand l'une contredit l'autre?

On passe la première moitié de sa vie à désirer la seconde et la deuxième à regretter la première.

Tant de maximes m'embarrassent fortement. Laquelle suivre quand l'une contredit l'autre?

On passe la première moitié de sa vie à désirer la seconde et la deuxième à regretter la première.

Tant de maximes m'embarrassent fortement. Laquelle suivre quand l'une contredit l'autre?

On passe la première moitié de sa vie à désirer la seconde et la deuxième à regretter la première.

Tant de maximes m'embarrassent fortement. Laquelle suivre quand l'une contredit l'autre?

On passe la première moitié de sa vie à désirer la seconde et la deuxième à regretter la première.

Tant de maximes m'embarrassent fortement. Laquelle suivre quand l'une contredit l'autre?

On passe la première moitié de sa vie à désirer la seconde et la deuxième à regretter la première.

Tant de maximes m'embarrassent fortement. Laquelle suivre quand l'une contredit l'autre?

On passe la première moitié de sa vie à désirer la seconde et la deuxième à regretter la première.

Tant de maximes m'embarrassent fortement. Laquelle suivre quand l'une contredit l'autre?

On passe la première moitié de sa vie à désirer la seconde et la deuxième à regretter la première.

Tant de maximes m'embarrassent fortement. Laquelle suivre quand l'une contredit l'autre?

On passe la première moitié de sa vie à désirer la seconde et la deuxième à regretter la première.

Tant de maximes m'embarrassent fortement. Laquelle suivre quand l'une contredit l'autre?

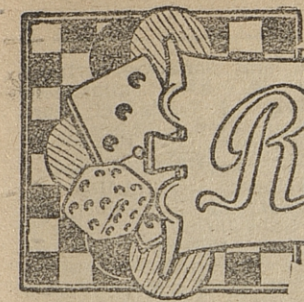
On passe la première moitié de sa vie à désirer la seconde et la deuxième à regretter la première.

Tant de maximes m'embarrassent fortement. Laquelle suivre quand l'une contredit l'autre?

On passe la première moitié de sa vie à désirer la seconde et la deuxième à regretter la première.

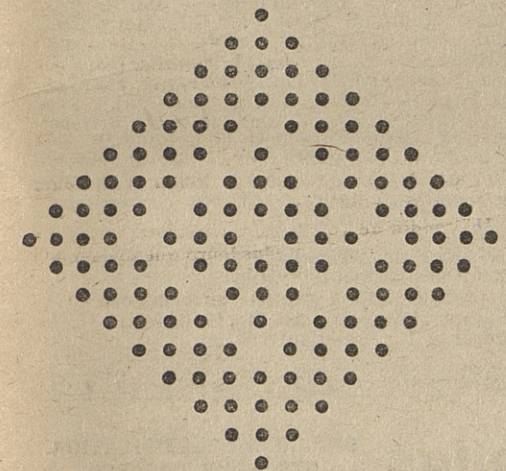


Le Penseur noir



QUATRE-VINGTIÈME CONCOURS

Question n° 581. — Mots en losange ajouré (X...):



Consonne
Vous le cherchez
Ville de France
Vous l'avez dans votre poche
Département — Petit nom féminin
Solide — Consonne — Une majesté
Ouverture — Charge — Dans un bateau
Prénom — Province — Outil
Aux Boches — Café — Prénom — Département
Possessif — Assemblage de fils — Fromage
Connais — Dans une presqu'île — Nourriture
Attacher — Dans une pelle — Changer de poil
Lac — Adverbe
Quitter son pays
Vernis
Epoque
Au doigt

Question n° 582. — Rébus (M. PLISSET):



Question n° 583. — Charade fantaisiste (M. LANNIER):

De mon premier mon tout est l'ennemi.

De jour, de nuit, il le poursuit, le traque,

Semble dormir, puis tout à coup l'attaque

Et, s'il le mord, ce n'est pas à demi.

Mon trois se voit chez le meilleur ami,

Dans le palais comme dans la baraque;

Tout seul, il sert à Constant comme à Jacques,

Mais il n'est pas chez Pierre ou chez Rémi.

Dans l'eau sous terre, on trouve mon deuxième,

Entre deux bois, mais bien moins quatrième.

Enfin chacun l'a selon sa santé.

Quant au dernier, il plat à la chanteuse,

Mais, adjectif, il dit la qualité

D'un aliment à la teinte terreuse.

Question n° 586. — Proverbe-rébus (Le DIABLE NOIR):

Impôt — Bipède — Part — Cri du cocher —

Greffe — Amusement — Prénom d'un grand

homme politique — Poisson — Pronom —

Pronom — Clôture.

Ces noms prononcés à la suite donnent un

proverbe connu de tous.

Question n° 587. — Lettres manquantes (M. BLONDIN):

Les mots de la pensée ci-dessous ne sont pas

séparés; on a supprimé la ponctuation et les

apostrophes. Chaque point est une lettre à

trouver pour reconstituer la phrase:

P...utuna...reras...sse...ou...ere...éau

o...er...ai...tto...tra...levant...sen...sserv...it

esin...tsette...a...ts...cœ...

Question n° 584. — Anagramme (E. BOVIN):

Ajouter une lettre à chacun des mots sui-

vants pour former treize prénoms et un nom

de poète.

Les lettres ajoutées donnent, en anagramme,

l'un de nos buts de guerre:

CLAME — MERL — MAILLE — LIMÉR — MER —

RIVAGE — FIKÉ — BIHLES — MARIN — BAINS —

LACHES — FORAIN — STORE — CIEL.

Question n° 585. — Charade fantaisiste (M. LANNIER):

De mon premier mon tout est l'ennemi.

De jour, de nuit, il le poursuit, le traque,

Semble dormir, puis tout à coup l'attaque

Et, s'il le mord, ce n'est pas à demi.

Mon trois se voit chez le meilleur ami,

Dans le palais comme dans la baraque;

Tout seul, il sert à Constant comme à Jacques,

Mais il n'est pas chez Pierre ou chez Rémi.

Dans l'eau sous terre, on trouve mon deuxième,

Entre deux bois, mais bien moins quatrième.

Enfin chacun l'a selon sa santé.

Quant au dernier, il plat à la chanteuse,

Mais, adjectif, il dit la qualité

D'un aliment à la teinte terreuse.

Question n° 586. — Proverbe-rébus (Le DIABLE NOIR):

Impôt — Bipède — Part — Cri du cocher —

Greffe — Amusement — Prénom d'un grand

homme politique — Poisson — Pronom —

Pronom — Clôture.

Ces noms prononcés à la suite donnent un

proverbe connu de tous.

Question n° 587. — Lettres manquantes (M. BLONDIN):

Les mots de la pensée ci-dessous ne sont pas

séparés; on a supprimé la ponctuation et les

apostrophes. Chaque point est une lettre à

trouver pour reconstituer la phrase:

P...utuna...reras...sse...ou...ere...éau

o...er...ai...tto...tra...levant...sen...sserv...it

esin...tsette...a...ts...cœ...

Question n° 584. — Anagramme (E. BOVIN):

Ajouter une lettre à chacun des mots sui-

vants pour former treize prénoms et un nom

de poète.

Les lettres ajoutées donnent, en anagramme,

l'un de nos buts de guerre:

CLAME — MERL — MAILLE — LIMÉR — MER —

RIVAGE — FIKÉ — BIHLES — MARIN — BAINS —

LACHES — FORAIN — STORE — CIEL.

Question n° 585. — Charade fantaisiste (M. LANNIER):

De mon premier mon tout est l'ennemi.

De jour, de nuit, il le poursuit, le traque,

Semble dormir, puis tout à coup l'attaque

Et, s'il le mord, ce n'est pas à demi.

Mon trois se voit chez le meilleur ami,

Dans le palais comme dans la baraque;

Tout seul, il sert à Constant comme à Jacques,

Mais il n'est pas chez Pierre ou chez Rémi.

Dans l'eau sous terre, on trouve mon deuxième,

Entre deux bois, mais bien moins quatrième.

Enfin chacun l'a selon sa santé.

Quant au dernier, il plat à la chanteuse,

Mais, adjectif, il dit la qualité

D'un aliment à la teinte terreuse.

Question n° 586. — Proverbe-rébus (Le DIABLE NOIR):

Impôt — Bipède — Part — Cri du cocher —

Greffe — Amusement — Prénom d'un grand

homme politique — Poisson — Pronom —

Pronom — Clôture.

Ces noms prononcés à la suite donnent un

proverbe connu de tous.

Question n° 587. — Lettres manquantes (M. BLONDIN):

Les mots de la pensée ci-dessous ne sont pas

séparés; on a supprimé la ponctuation et les

apostrophes. Chaque point est une lettre à

trouver pour reconstituer la phrase:

P...utuna...reras...sse...ou...ere...éau

o...er...ai...tto...tra...levant...sen...sserv...it

esin...tsette...a...ts...cœ...

Question n° 584. — Anagramme (E. BOVIN):

Ajouter une lettre à chacun des mots sui-

vants pour former treize prénoms et un nom

de poète.

Les lettres ajoutées donnent, en anagramme,

l'un de nos buts de guerre:

CLAME — MERL — MAILLE — LIMÉR — MER —

RIVAGE — FIKÉ — BIHLES — MARIN — BAINS —

LACHES — FORAIN — STORE — CIEL.

Question n° 585. — Charade fantaisiste (M. LANNIER):

De mon premier mon tout est l'ennemi.

De jour, de nuit, il le poursuit, le traque,

Semble dormir, puis tout à coup l'attaque

Et, s'il le mord, ce n'est pas à demi.

Mon trois se voit chez le meilleur ami,

Dans le palais comme dans la baraque;

Tout seul, il sert à Constant comme à Jacques,

Mais il n'est pas chez Pierre ou chez Rémi.

Dans l'eau sous terre, on trouve mon deuxième,

Entre deux bois, mais bien moins quatrième.

Enfin chacun l'a selon sa santé.

Quant au dernier, il plat à la chanteuse,

Mais, adjectif, il dit la qualité

D'un aliment à la teinte terreuse.

Question n° 586. — Proverbe-rébus (Le DIABLE NOIR):

Impôt — Bipède — Part — Cri du cocher —

Greffe — Amusement — Prénom d'un grand

homme politique — Poisson — Pronom —

Pronom — Clôture.

Ces noms prononcés à la suite donnent un

proverbe connu de tous.

Question n° 587. — Lettres manquantes (M. BLONDIN):

Les mots de la pensée ci-dessous ne sont pas

séparés; on a supprimé la ponctuation et les

apostrophes. Chaque point est une lettre à

trouver pour reconstituer la phrase:

P...utuna...reras...sse...ou...ere...éau

o...er...ai...tto...tra...levant...sen...sserv...it

esin...tsette...a...ts...cœ...

Question n° 584. — Anagramme (E. BOVIN):

SOLUTIONS DU 75^e CONCOURS

Question n° 542. — Mots croissants et décroissants (M. Loxon) :

R — Re — Ter — Très — Tares — Antres — Traines — Terrains — Enterrais — Retentiras — Rosteraient — Tresseraient — Refasseraient — Trépasseraient — Repasseraient — Séparaient — Trépaneraient — Repentiras — Transpire — Respirait — Pretais — Trépas — Paris — Rapt — Art — Ta — T.

Question n° 543. — Métagramme (sept lettres) (E. Boivin) :

Trottin — Crottin.

Question n° 544. — Mot carré ajouré (Rouxel) :

M	E	T	A	M	O	R	P	H	O	S	E	R
E	L	I	M	E	R	M	A	X	I	M	E	
T	I	R	E	R	M	U	T	I	N			
A	M	E	R	S	O	L	O					
M	E	R	O	C								
R												
P	M		E	L								
H	A	M										
O	X	U	S									
S	I	T	O	T	A	R	A	B	E			
E	M	I	L	I	O	R	A	B	L	E		
R	E	N	O	N	C	U	L	A	C	E	E	S

Question n° 545. — Acrostiche double (M. Lannier) :

SIMULACRE
TESTAMENT
OFFENSIVE
CHALUTIER
KILOMETRE
HISTORIEN
OUTARDEAU
LOCATAIRE
MANÈMENT

Les 1^{re} et 6^e verticales donnent STOCKHOLM et AMSTERDAM.

Question n° 546. — Mots mêlés carrés (M. X.) :

L	U	R	E	C	A	E	N	C	E	R	F	J	U	R	A
U	Z	E	S	A	L	B	I	E	C	H	O	U	N	I	R
R	E	P	S	E	B	R	E	R	H	I	N	R	I	O	M
E	S	S	E	N	I	E	R	F	O	N	D	A	R	M	E

Question n° 547. — Carré ajouré d'une croix (P. Tréfigny) :

A R T I L L E U R
R A I D O R N E
T I R E U N I T
I D E M P E R E
L N
L O U P W A T T
E R N E A B R I
U N I R T R I O
R E T E N T I O N

Question n° 548. — Proverbe-rébus (M. Lannier) :

Atout — Pêcher — Mise — Eric — Horde.
A tout péché miséricorde.

Question n° 549. — Deux fables-express : Des braves Marocains, voici le régiment.

Le général leur dit : Vous luttez vaillamment. Prenez un long repos dans ce cantonnement.

Cantonnez, maures, c'est pour long temps ! J.-M. ARMAND.

Une auto fait panache aux abords d'un fossé Et le moteur gémit sous le capot brisé.

Le capot râlait.

LAURÉATS DU 75^e CONCOURS

Nous avons reçu 4223 réponses à notre 75^e concours. Plus de 3000 concurrents ont répondu victorieusement à nos huit questions. La place

nous manque — et nous le regrettons — pour publier la liste des gagnants à qui le tirage au sort a attribué un prix :

UNE RÈGLE À CALCUL, à M. Duffner, maréchal des log. E. M. 8^e d'artill. à pied.

QUATRE DÉJEUNERS DU BULLETIN, à MM. Flandrin (H.), 8^e génie; Ponton (H.), E. M. artill.; Mathieu (G.), 7^e R. A. P.; Pétion, 5^e gr. d'artill. d'Afrique.

CINQ PAQUETS DU FUMEUR, à MM. Calabell, serg.-fourr., 3^e R. I. T.; Chaput (M.), 4^e génie; Pinardon, 3^e d'inf.; Taurin (G.-M.), caporal 319^e d'inf.; Delpoux (E.), 232^e d'artill.

CINQ COUTEAUX DE TRAVAIL, à MM. Sarrafin (R.), 76^e d'inf.; Iselin (E.), 5^e d'artill. à pied; Binet (A.), caporal, 401^e d'inf.; Genteur (A.), mlt. école ann. d'armée Sompuis; Schneider (G.), 22^e territ.

CINQ PIPES, à MM. Visine (R.), 31^e drag.; Guillermin (C.), aspirant, 172^e d'inf.; Pagel (H.), vaguesmestre, 4^e bat. du 43^e territ.; Combalbert (A.), 5^e génie; Foucard (L.), 48^e d'artill.

ECHECS. — Solutions et Lauréats.

Problème n° 38, par C. GAVRILOW.
1^{er} coup — C 2 R

SOLUTIONS JUSTES

Aubry, Arnaud (lieut.), Alliat, Archier, Arsenault, Barberon, Brochard, Brumssen (sous-lieut.), Bocquet, Bringer, Beurrier, Boujol, Brun,

Blard, Bigotte, Barthélemy, Bonayard, Bertrand (capit.), Baur (lieut.), Bladet. — Commandant du Gr. 2^e bat. du 140^e R. I. T., Chénét, Courtois, Conféron, Coujuste, Coulay, Cassagne, de Champeaux (lieut.), Chambaud (adjud.), capdupuy (capit.), Chantier, Chevalier, de Cidrac (S.), Clerget, Capronnier, Dupont (M^{re}), Inf. Hop. 137, Dérue (capit. 30^e d'artill.), Delaitre (capit.), Dérue, Droupy, Davy, Duby (méj.-maj.), Dépardé, Delarozère, Delaportie (H.), Deligne. — Evèsque. — Fabre, Fuchs, Felou, Fréjaville. — Gr. music. 300^e, Gresset, Gilbert (méj.-maj.), Girardin (sous-lieut.), Gaillet, Gras (méj.-maj.), Galet. — Haguet, Hinstin (capit.). — Imbaud. — Jolly (méj.-maj.), Jacobs (lieut.). — K'nin (Marc), Klein (méj.-maj.). — Létierce, Lambert de Lonlay, Lemoine, Lascours, Lecomte (méj.-maj.), Le Vu, Labadie, Lamblin, Leroux, Laurens, Lucas, La Dame, Laugeron, Legout, Lavray, Leroux, Larrieu, Loyer, Lamontagne. — Martin (L.), Monin, Mourand, Merle, Michel, Monvoisin (lieut.), Montel, Mahuet, de Morant, Malaisio (sous-lieut.). — Plessis, Perrot, Pommier (capit.), de la Pallière, Penot, Poussier, Panet, Prunier (G.), Poyé. — Riquet, Ricard (aide-maj.), Renaud (méj.-maj.), Ruinet, Rubion, Rivière (vét.-maj.), Ravelet, Renard (Ch.), Roubier. — Off. 2 S.M.A., 44^e d'artill., Ossel. — Sarut, Sudre, Schimann (D.). — Vincent, Vidal, Vauvray (méj.-major), Villette, Vuillaume (méj.-maj.), Vial. — Wytenhove.

Le tirage au sort a attribué UN JEU D'ECHECS à chacun des lauréats suivants : Dépret (E.), adjud. Centre d'abt. Belfort. Riquet (François), 25^e R. I. Liaison. Dépardé (E.), ambulance 16/3.

Les Noms des Poilus ORIGINE ET SIGNIFICATION DES NOMS PROPRES

Voici la suite de la liste explicative dont nous avons commencé la publication. Nous rappelons à nos lecteurs que Oc signifie : mot de la langue d'Oc, c'est-à-dire des anciens dialectes de la France méridionale, et que Oil signifie mot de la langue d'Oil, c'est-à-dire des anciens dialectes de la France septentrionale.

DAVANNE, DAVENNES, DAVESNE, DAVESNES. — 1^{er} D'avoine, noms de culture et de commerce; 2^e Originaire d'Avanne (Doubs), d'Avannes (Nord).

DEBAIN, DEBAINS, DEBANS. — Originaire ou habitant d'un lieu thermal. Le nom de Debans correspond exactement dans le Midi à celui de Debains dans le Nord, à preuve ce diction sceptique :

Bans ordonna le médecin
Quand es au bout de son latin.

DEBAR. — Originaire de Bar, nom de lieu annonçant généralement une hauteur fortifiée dès la plus haute antiquité.

DEBRAY, DEBRÉ. — Originaire de Bray, nom de lieu (en latin *bratium*), qui veut dire fange, lieu marécageux.

DEBURAUX. — Le vêtu de bure.

DECAMP. — Du champ (Nord).

DECOSTER. — Le sacristain (Flandres).

DEFAILLY, DEFAIS. — Originaire de lieux nommés failly ou fais, parce qu'ils étaient plantés de hêtres.

DEFRANCE. — Originaire de l'île-de-France (Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, une partie de l'Aisne, de l'Oise et de la Somme).

DEGLAVE. — Du bord de la rivière (*glau*, Bretagne).

DELAAGE. — De la haie, de l'eau (Oil). C'est ce dernier sens qui prévaut dans notre expression familière, être en age, pour indiquer une forte transpiration, ce qu'on écrit volontiers être en nage, d'où résulte une image un peu exagérée.

DELABORDE, DELABORIE. — De la métairie.

DELAFFERRIÈRE, DELAFOND, DELAGARDE. — De la mine de fer, du haut fourneau, de la fontaine, du château fort.

DELAGARRIGUE. — De la chénaie, de la lande (Oc).

DELAGRAVE, DELAGROUE. — De la grève, de la caverne.

DELAITRE. — Du porche, du cimetière, du portique (*aitre*) (Oil). Peut aussi être une forme de Delaistre (Du chemin).

DELALAIN. — Originaire de Lalain (Nord), dont la forme équivalait à *Domaine de l'Alleu* (terre franche).

DELAMARCHE. — De la frontière, du comté de de la Marche.

DELANNE. — De l'aune (Nord). Nom de voisin.

DELANNEAU, DELANNOY. — De l'auneau, de l'aunoye (Nord). Lannoy, nom de lieu du Nord, à le même sens.

DELANOÉ, DELANOUE. — Voisin d'un pré humide et creux appelé en langue d'Oil *noue* ou *noe*, qui, plus anciennement encore, signifiait source, cours d'eau.

DELASALLE, DELASAUSAYE. — Deux noms de lieux. Le second désignait une saulaie; le premier un édifice, car *salle* comme *chambre* a représenté d'abord un tout, avant d'être une partie.

DELBOS, DELBOSQUE DELBOUSQUET. — Du bois (Midi). *Del* vaut du en langue d'Oc.

DELESSART, DELBESERT. — Le second est une forme du premier, qui désignait l'habitant de lessart, terrain défriché (Oil).

DELESTRE, DELESTRÉE, DELATRES, DELESTREZ. — Voisin d'une route pavée ou *estrée* (via *strata*, chez les Romains, d'où la *strasse* allemande, la *street* anglaise et la *strada* italienne). On disait en France *estrée* ou *estrade*, d'où le nom de *batteur d'estrade* donné aux batteurs de grands chemins. Les armoiries parlantes de la famille d'Estrées sont des frottes représentant des chemins croisés. (A suivre.)

CIRCULAIRE

RELATIVE AUX RÈGLES D'ALLOCATION DE L'INDEMNITÉ DE CHERTÉ DE VIE EN TEMPS DE GUERRE (Suite.)

L'indemnité de cherté de vie du poste de guerre est allouée pendant toutes les journées pour lesquelles elle est réglementairement due (journées de présence et journées d'absence temporaire dans la limite d'un ou deux mois), l'indemnité ou la demi-indemnité de la garnison de mobilisation est allouée pour les autres journées.

L'indemnité supprimée aux personnels rayés des contrôles de l'activité ne peut, en principe, reprendre en cas de rappel ultérieur à l'activité. Toutefois, les personnels de l'armée active mis en disponibilité ou en non activité depuis la mobilisation, à la suite de blessure reçue ou de maladie contractée en service commandé ou au cours des opérations militaires, sont autorisés à recouvrer, lors de leur rappel à l'activité, le droit à l'indemnité qui leur était acquise au moment de la mobilisation s'ils ont conservé leur installation dans la garnison ouvrant droit à cette allocation.

III. — INDEMNITÉ DU LIEU DE SÉJOUR TEMPORAIRE

Conformément aux prescriptions du règlement sur la solde, l'indemnité de cherté de vie due dans la place où le militaire est momentanément en service n'est attribuée que pour les journées de présence dans la place et ne donne pas droit à l'indemnité journalière normale.

Cette indemnité de cherté de vie se cumule avec celle des indemnités de cherté de vie du poste de guerre ou de la garnison de mobilisation déjà due à l'intéressé en vertu des dispositions des titres I et II ci-dessus.

Pour les journées où le militaire a droit à l'indemnité en marche ou à l'indemnité de séjour temporaire avec troupe, il cumule cette indemnité avec l'une seulement (celle du taux le plus élevé) des deux indemnités de cherté de vie dont le cumul est autorisé par l'alinéa précédent.

IV. — DISPOSITIONS PARTICULIÈRES

Les militaires rapatriés des colonies ou de l'étranger depuis la mobilisation conservent, dans les conditions prévues au titre II, l'indemnité de cherté de vie de la garnison où se trouve stationnée la portion centrale du corps auquel ils ont été affectés à leur débarquement.

Il en est de même des militaires rentrés des colonies, en congé au moment de la déclaration de mobilisation, et qui ont reçu l'ordre de rejoindre un corps autre que celui auquel ils avaient été affectés à leur débarquement.

Les militaires appartenant, lors de la déclaration de mobilisation, à un corps du ser-

vice du Maroc et envoyés depuis lors en France, sont assimilés aux militaires ayant à la mobilisation leur garnison dans les régions sahariennes et conservent, dans les conditions prévues au titre II, l'indemnité de cherté de vie n° 1 applicable à ces régions. Toutefois, cette indemnité n'est due qu'à compter du jour inclus du débarquement en France, et (pour ceux appelés à retourner au Maroc) jusqu'au jour exclu de leur embarquement pour le Maroc.

Il en est de même des militaires rentrés du Maroc, en congé au moment de la mobilisation, si à ce moment ils n'avaient pas reçu une affectation à l'intérieur.

Les dispositions qui précèdent sont applicables aux militaires de la gendarmerie, sous réserve en ce qui concerne l'indemnité pour cherté de vivres du poste de guerre, de l'application des dispositions prévues pour le temps de paix par le tableau 2, n° 5, du décret du 3 janvier 1903.

Les circulaires des 9 octobre 1914, 30 décembre 1914, 12 février 1916, 14 mai 1916, 13 juin 1916 et 17 juillet 1916 sont abrogées.

Terrasse des Tuileries — Salle du Jeu de Paume
MÉTRO ET NORD-SUD : CONCORDE

2^e EXPOSITION INTERNATIONALE DE PHOTOGRAPHIES DE GUERRE

Documents officiels des Armées Américaine, Belge, Britannique, Française, Italienne, Japonaise, Portugaise, Roumaine, Russe et Serbe

OUVERTE DU 15 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE 1917

ENTRÉE : 0 fr. 50 (de 10 h. à 16 h.)
GRATUITE POUR LES MILITAIRES ET LES ENFANTS

ENTRÉE LIBRE LE DIMANCHE

Deux présentations de documents cinématographiques de guerre ont lieu chaque jour à 10 heures 30 et à 11 heures 30

CATALOGUE ILLUSTRÉ : 1 fr. 50

LES COUPONS ENCARTÉS DANS LE CATALOGUE DONNENT DROIT D'ACCÈS AU CINÉMA INTERNATIONAL DE LA GUERRE

L'Exposition est organisée au profit des œuvres de secours aux Artistes français.



DES DESSINS SUR L'EMPRUNT

A l'occasion du troisième EMPRUNT NATIONAL le BULLETIN DES ARMÉES organise un CONCOURS DE DESSINS inspirés par cette idée que tous les Français doivent mobiliser leurs capitaux ou leurs économies pour la Défense Nationale. Les Poilus sont bien qualifiés — ne sont-ils pas les mieux qualifiés ? — pour aider à la propagande nécessaire. Que tous ceux qui savent tenir non seulement un fusil mais encore un crayon nous envoient sans tarder, dès maintenant même, des dessins.

A vrai dire, ces dessins ne doivent pas être exécutés au crayon, mais à l'ENCRE, une encre bien noire sur du papier blanc. Et pas de lavis : du trait, simplement ! Bien noter qu'il ne s'agit pas de projets d'affiches, mais simplement de dessins ou croquis pouvant contribuer à la propagande en faveur de l'Emprunt. Des récompenses, colis utiles ou savoureux, seront donnés aux meilleurs envois.

Le Gérant, G. PEYCELON. — Paris. — Imp. des *Jeux d'Officiers*, 31, quai Voltaire.

Nomination des engagés volontaires au grade d'officier

Les engagés volontaires pour la durée de la guerre, nommés officiers à titre temporaire, peuvent être confirmés dans leur grade, à titre définitif, soit dans l'armée active, soit dans la réserve ou l'armée territoriale.

Loi du 9 novembre 1917.

Candidats à l'Ecole spéciale militaire

Les candidats à l'école spéciale militaire qui, en raison de leur présence sous les drapeaux, n'ont pu prendre part aux concours institués depuis le début de la guerre, verront leur droit réservé et la limite d'âge sera reculée de façon à leur laisser la faculté de se présenter à un même nombre de concours (y compris un concours spécial qui sera organisé après la cessation des hostilités uniquement pour cette catégorie de candidats) que si les concours avaient eu lieu normalement.

Pour les candidats incorporés qui auront pris part effectivement à un concours organisé pendant les hostilités, la limite d'âge sera également reculée, mais ils n'auront pas la faculté d'être appelés au concours spécial.

En ce qui concerne les candidats non incorporés, les concours institués chaque année depuis 1916 entreront simplement en déduction du nombre de concours auxquels chaque candidat peut prendre part.

Décret du 18 septembre 1917.

AVIS

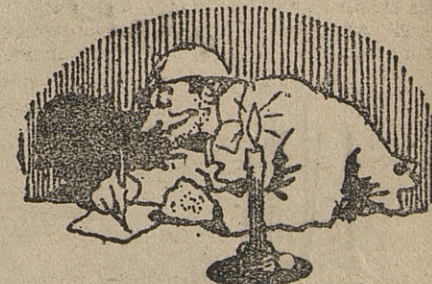
Le public est informé que les comptoirs de la Banque de France échantent actuellement et jusqu'à avis contraire, les monnaies américaines aux taux suivants, savoir :

Les pièces d'or et les billets à raison de 5 fr. 60 le dollar.
Les pièces d'argent à raison de 5 fr. le dollar.

Les commerçants peuvent donc accepter sans risque de perte les monnaies qui leur seront offertes par les militaires américains aux prix ci-dessus indiqués.

« L'Automobile Foot Ball Club » du parc automobile de revision Z. B. n° 9, propose des matches de rugby et d'association aux troupes qui viennent au repos dans sa région.

C'est dans l'intéressant ouvrage de M. Léon Wenger, *Le Pétrole*, que le BULLETIN DES ARMÉES a puisé sa documentation pour l'article qu'il a publié sur l'origine du Pétrole.



De L'ÉCHO DES MARMITES.

Nous entrerons dans la carrière...



— Nous connaissons le chemin. Nous l'avons déjà fait.